[illegible] janvier [illegible]

[illegible] en cette ville [illegible]

[illegible]

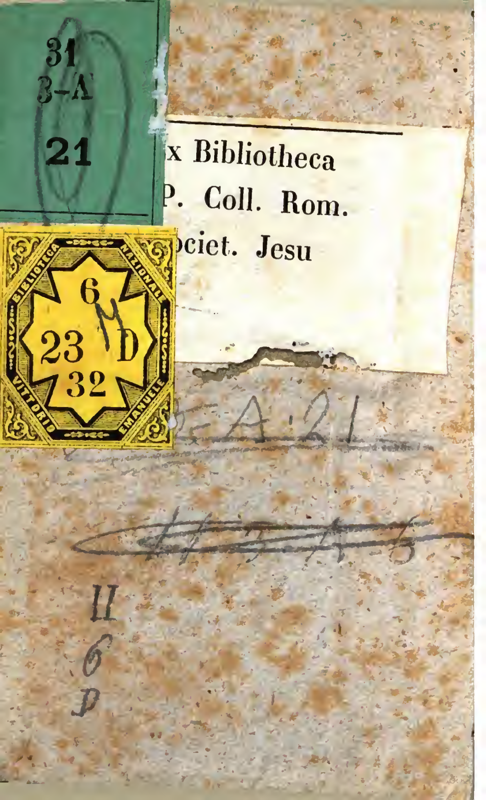
accompagné [illegible]

Et Jean Pierre [illegible] la bonne [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]


31
3-A
21
x Bibliotheca
P. Coll. Rom.
ociet. Jesu
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
23
D
32

LA

RELIGION,

POÈME.



LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

LA

RELIGION,

POÈME,

Louis

PAR RACINE FILS.

NOUVELLE ÉDITION,

A LAQUELLE ON A AJOUTÉ LES TRAGÉDIES D'ESTHER ET D'ATHALIE, PAR RACINE PÈRE;

A L'USAGE

DES MAISONS D'ÉDUCATION.



A LYON,

CHEZ RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE,

Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.

1832.



AVIS.

Louis Racine naquit à Paris en 1692, et fut bientôt privé d'un père que la renommée a placé au premier rang des poètes français. Boileau avait engagé ce jeune homme à ne point se livrer à la poésie; mais il y fut entraîné par son penchant pour les muses.

En 1745, il présenta le Poème de la Religion au pape Benoît XIV, qui lui répondit d'une manière très-flatteuse. Les chagrins que Racine père avait essuyés à la cour firent long-temps redouter ce séjour au fils; mais le chancelier d'Aguesseau, durant son exil à Fresne, parvint à le réconcilier avec le monde qu'il avait quitté. Le cardinal de Fleury lui procura un emploi dans les finances; et dès-lors il coula des jours tranquilles avec une épouse qui faisait son bonheur. Il eut un fils qui donnait de grandes espérances, mais qui périt malheureusement dans l'inondation de Cadix en 1755. Cet événement causa le plus vif chagrin à Racine, qui depuis traîna une vie languissante, jusqu'au 29 janvier 1763 qu'il mourut dans de grands sentimens de religion, à l'âge de 71 ans.

Il était membre de l'académie des Inscriptions, et on le vit toujours bon citoyen, bon époux, père tendre, reconnaissant envers ses bienfaiteurs. Quoique distrait, on ne lui reprocha jamais rien contre l'affabilité et la politesse. Il était surtout modeste, aussi se fit-il peindre tenant les œuvres de son père à la main et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père....

Pénétré de la vérité d'une Religion qu'il avait si bien chantée, on le vit constamment remplir les devoirs d'un chrétien; et la douceur de son caractère fait présumer qu'il n'est pas l'auteur de toutes les notes que l'on a mises à son Poème, et dont nous avons cru devoir, en plusieurs endroits, tempérer l'amertume.

Les philosophes ont plaisanté Racine de ce qu'il avait appliqué à Jésus-Christ des vers de Tibulle; mais il croyait pouvoir sanctifier des vers profanes, en les adaptant à des sentimens sacrés dont son cœur était pénétré. C'est ainsi que l'on fait servir à chanter les louanges du Seigneur une musique composée pour un sujet bien différent. D'ailleurs Racine avait fait

graver au bas de son crucifix ces vers du poète latin :

Te spectem suprema mihi cùm venerit hora,
Te teneam moriens, deficiente manu.

Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
Et que, les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure.

Revenons à l'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition au public. Racine a prouvé à nos beaux esprits que l'on peut employer les charmes de la poésie pour peindre les sujets les plus sérieux; et son livre offre dans chaque chant des traits excellens et un grand nombre de beaux vers. Nous ne pouvons mieux en terminer l'éloge qu'en rappelant ici le jugement qu'en a porté J. B. Rousseau.

« Quelque recommandable que soit le « Poème de la Religion par l'importance et « par la grandeur de son sujet, on peut dire « qu'il n'est pas moins admirable par la ma- « nière dont il est traité, soit qu'on y consi- « dère l'assemblage, le choix et la force des « preuves, soit qu'on y regarde l'économie et « la judicieuse distribution de ces mêmes « preuves qui, se donnant du jour l'une à « l'autre par l'art avec lequel l'auteur les a

« placées, composent un corps de lumières
« et un tout de conviction, auquel il est im-
« possible que l'incrédulité la plus aveugle et
« la plus opiniâtre puisse résister. C'est ce qui
« doit rendre cet ouvrage aussi immortel que
« la Religion qu'il défend.

« Mais quelque solide qu'il soit, cette soli-
« dité même aurait pu lui nuire dans l'esprit
« de la plupart des lecteurs, à qui l'utile ne
« saurait plaire s'il n'est pas accompagné
« d'agrémens, et qui aiment mieux sacrifier
« l'utilité à leur plaisir que leur plaisir à
« l'utilité. C'est à quoi l'auteur a bien pourvu
« par l'abondante et riche variété des pein-
« tures qu'il a semées dans tout son ouvrage,
« et par la magnificence du style dont il s'est
« servi pour les exprimer : en sorte que, si
« jamais la poésie a mérité d'être appelée le
« langage des dieux, on peut dire que celle-ci
« mérite particulièrement d'être appelée le
« langage de Dieu, qui semble y parler lui-
« même par l'organe de celui qu'il a chargé
« de sa cause. C'est un témoignage que je dois
« à ma propre conscience, et à l'impression
« que la lecture de ce Poème a faite sur mon
« cœur et sur mon esprit. »

LA RELIGION,

POÈME.



CHANT PREMIER.

La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi.
C'est elle qui, portant son flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable;
M'apprend à le connaître et me le rend aimable.

Faux sages, faux savans, indociles esprits,
Un moment, fiers mortels, suspendez vos mépris.
La raison, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas aussi cette raison préside.
Sous la divine loi que vous osez braver
C'est elle-même ici qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs qu'elle invite à s'y rendre:
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre.

Et vous qui du saint joug connaissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son ivresse
Relit avec plaisir ses titres de noblesse:
Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur

Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur :
Doux trésor qui, d'une âme à ses biens attentive,
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.
Et qui de nous, hélas ! n'a jamais chancelé ?
Le prophète lui-même est souvent ébranlé.
Il n'est point ici-bas de lumière sans ombres ;
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres.
La colonne qui luit dans ce désert affreux
Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
Puissent mes heureux chants consoler le fidèle,
Et puissent-ils aussi confondre le rebelle !

L'hommage t'en est dû, je te l'offre, ô grand Roi !
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'impiété poursuivant l'insolence,
De la Religion j'embrasse la défense,
Oserais-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étais l'appui de mes pas effrayés ?

Ton nom, Roi très-chrétien, fils aîné d'une mère
Qui t'inspire un respect si tendre et si sincère,
Ton nom seul me rassure, et, mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du maître que tu sers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine espérance,
Et du bonheur public la seconde assurance,
Cher Prince, en qui le Ciel fait croître chaque jour
Les grâces et l'esprit autant que notre amour,
Dans le hardi projet de mon pénible ouvrage,

Le prophète lui-même, etc. Suivant ces paroles du psaume 72 : *Mei autem pene moti sunt pedes, pene effusi sunt gressus mei.... pacem peccatorum videns.*

Daigne au moins d'un regard animer mon courage ;
C'est ta foi que je chante ; et ceux dont tu la tiens
En furent de tout temps les augustes soutiens.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras put vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux ! que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours ;
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?

Astre toujours le même, etc. La grandeur des corps célestes nous parait inconcevable. Saturne, *disent nos astronomes*, est 1000 fois plus gros que la terre ; Jupiter 1300 fois, le soleil 1,400,000 fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphère infinie*, dit M. Pascal, *dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* La petitesse des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable ; en sorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, et que notre imagination se perd dans tous les deux.

Tous les jours je t'attends, etc. Il rend et retire sa lumière insensiblement, parce que s'il nous la rendait tout à coup,

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice :
Hélas ! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle, en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

---

nos yeux seraient éblouis; et s'il disparaissait tout à coup, l'horreur des ténèbres nous alarmerait. S'il était plus ou moins grand ou plus ou moins éloigné, nous serions brûlés ou glacés. Qui donc a réglé suivant nos besoins la grandeur, la distance et la marche de ce globe de feu ?

Et toi dont le courroux, etc. Quelque grande idée que les astres nous donnent de la puissance de Dieu, nous devons encore dire avec l'auteur du psaume 92 : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui, dans leur colère, menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge, viennent se briser à un grain de sable ; et quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire avec respect, et courbe ses flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque huc venies, et non procedes ampliùs.* Job. 38.

Hommage que toujours, etc. Quand l'homme voit de près la mort, dit *Pline le jeune*, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des dieux, et qu'il est homme. *Tunc deos, tunc hominem esse se meminit.* Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment, et a fait dire de lui :

Oculis errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle ;
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplir le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui, dans l'Egypte où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître.
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire :
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :

Je me pare des fleurs, etc. Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, *dit S. Augustin*, n'a point négligé le juste rapport des parties entr'elles. *Nec avis pennulam, nec herbæ flosculum, nec arboris folium, sinè partium suarum convenientiâ reliquit.*

Mon suc dans la racine, etc. Le suc de la terre circule dans les arbres et dans les plantes, comme le sang dans le corps des animaux.

Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfans qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre, et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Toute plante en naissant, etc. La fécondité des plantes prouve le dessein du Créateur qui non-seulement veille à la conservation de l'espèce, mais au besoin de tant d'animaux qui se nourrissent de graines. Ceux qui ont des terres disent souvent que l'abondance du blé est un malheur, parce qu'il ne se vend pas. Dieu, qui n'écoute point ces plaintes de notre cupidité, prodigue le grain nécessaire aux hommes. Isaac, *Gen.* 26, retira le centuple du blé qu'il sema près de Gerare. Pline le Natur. liv. 18, assure qu'un boisseau de blé en produit quelquefois cent cinquante, et qu'un gouverneur envoya à Néron trois cent soixante tuyaux sortis d'un seul grain; ce qui lui fit faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le blé, parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme: *Tritico nihil fertilius: hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* Par la même raison, c'est le grain qui se conserve le plus long-temps. On a mangé du pain fait avec du blé qui avait plus de cent ans. Pline, qui savait si bien admirer les merveilles de la nature, chose étonnante! en oublie l'Auteur. Cependant elles ramènent si nécessairement à un Dieu, que la philosophie, *comme dit S. Cyrille*, est le Catéchisme de la foi: *Philosophia catechismus ad fidem.*

Jadis pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours, architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle :
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment ?
Et pour qui ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens.
Innombrable famille, où bientôt tant de frères

O toi qui follement, etc. Les matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire des effets sans cause.

Innombrable famille, etc. Dans la fécondité des animaux

Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les clefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive, tout part ; le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

A nos yeux attentifs que le spectacle change ;
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle ; et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable !
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.

---

on trouve le même dessein du Créateur que dans celle des plantes. Il veille non-seulement à la conservation des espèces, mais à leur nourriture. Les petits animaux qui servent de nourriture aux autres sont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sauvages multipliaient comme les animaux domestiques, les hommes bientôt ne seraient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, suivant les calculs faits en Angleterre, il règne toujours une proportion à peu près égale entre les morts et les naissances, de façon qu'une génération passe, une autre vient, et la terre ne peut être ni surchargée ni déserte.

Plus l'auteur s'est caché, etc. La Nature, *dit Pline*, n'est jamais si entière que dans les petites choses, et sa majesté, comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquàm magìs quam in minimis tota.....*

Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens!
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant;
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine ×
× Ces faibles voyageurs arrivent hors d'haleine

in arctum coarctata naturæ majestas, nullâ sui parte mirabilior. Elle s'y réunit comme dans un point, c'est là qu'elle se retranche tout entière.

Quoiqu'un fier éléphant, etc. Nous admirons, *dit Pline*, ces épaules des éléphans chargées de tours, *turrigeros elephantorum miramur humeros*. Mais quelle perfection incompréhensible dans ces petits animaux qui ne sont rien! *In his tam parvis atque tam nullis, quàm inextricabilis perfectio!*

Toi que souvent, etc. Le traducteur allemand de ce poème s'écrie ici dans sa note: *Qu'a donc fait à M. Racine le pauvre limaçon?* Les dégâts qu'il fait dans nos jardins justifient ma haine; mais quoique odieux, sa machine est admirable. Aristote avait avancé que les animaux à coquille n'avaient pas d'yeux. Le microscope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon sont des nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé. C'est ce que nous assurent plusieurs célèbres observateurs. D'autres, à la vérité, en doutent, aussi bien que des greniers des fourmis : les observateurs ne sont donc pas toujours d'accord.

A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie:
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.

Chez ses frères, etc. L'auteur du spectacle de la nature appelle les papillons *les ressuscités du peuple chenille*. Ils ravissent aux fleurs un suc qui semble destiné aux abeilles.

Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte, et la pâleur sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,

Ce front, etc. Nous avons plusieurs parties communes avec les animaux; mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un être créé pour regarder le ciel, marcher debout, parler, etc. Telles sont les parties du front, celles des mains, celles qui servent à la voix. *Galien* observe que les animaux carnaciers ont des ongles pointus et des dents aiguës, au lieu que l'homme a des ongles plats, et n'a qu'une dent canine de chaque côté, *parce que*, dit cet auteur, *la nature savait bien qu'elle formait un animal bien doux; qui devait tirer sa force, non de son corps, mais de sa raison.*

Un mot y fait rougir, etc. Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nieuwentyt et Derham.

Messagère de l'âme, etc. La parole, signe certain de la pensée, n'est donnée qu'à l'homme. Plusieurs animaux ont comme nous les organes de la voix, et nous les instruisons à prononcer quelques mots; mais leur imitation de la parole n'est qu'une imitation machinale, et jamais les mots qu'ils prononcent ne sont en eux des signes de pensée.

De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux ;
Elle y peut à toute heure et remettre, et reprendre ;
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,

Quelle foule d'objets, etc. Nous avons deux yeux sans voir les objets doubles, afin que l'un puisse réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4, 6 et 8, parce que n'ayant point de cou et ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux supplée au défaut de ce mouvement. Le dessein du Créateur paraît en tout. C'est ainsi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils sont à la mamelle; parce que si les dents venaient plus tôt, elles seraient préjudiciables aux nourrissons et aux nourrices.

D'innombrables filets, etc. Que de choses différentes renfermées dans le spacieux magasin de la mémoire ! Tout se présente au premier signal ; quand ce que nous n'appelons pas se présente malgré nous, nous savons l'écarter. *Quædam statim prodeunt, quædam requiruntur diutiùs, quædam catervatim proruunt.* S. Aug. conf. l. 10.

Là ces esprits subtils, etc. Je veux parler ; que de mouvemens dans ma langue, dans mes lèvres, dans mes poumons ! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle se dilate ou se resserre ; ma volonté n'y contribue pas; elle peut suspendre ou précipiter ma respiration, ce qui est avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je respire sans le savoir et sans le vouloir ; ce qui

Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles ;
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quels chemins prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre, il nourrit ma chaleur nécessaire,
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur,
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau changement :
Il s'épaissit en chair dans mes chairs qu'il arrose ;
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ses lois,

---

prouve que si notre âme a un empire sur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puissance plus grande que la sienne.

Je les sens répandus, etc. Les veines et les vaisseaux lymphatiques ont d'espace en espace des valvules qui font l'office d'une soupape dans une pompe, c'est-à-dire qui s'ouvrent d'un côté et se ferment de l'autre, pour ouvrir le passage à la liqueur, et l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

Est-ce moi qui préside, etc. De toutes les extravagances dont l'esprit humain est capable, celle des Épicuriens paraît la plus grande. Ils s'imaginaient que le hasard avait

Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connais à peine. Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'Auteur ;
Fut-il jamais des lois sans un législateur ?
Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre ?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits,
Est-il aveugle et sourd ? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présens t'annoncent sa puissance !

Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance ?
Est-ce un coteau riant ? est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer ; le cruel Aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige :
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés,
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?
Des antres, des volcans, et des mers inutiles,

---

tout fait; que les parties de notre corps n'avaient point été destinées à quelque usage, mais que nous en avions fait usage parce que nous les avions trouvées; que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le soleil.

Je les connais, *etc.* L'anatomie, qui s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps, nous doit rappeler à Dieu autant que l'astronomie. M. Fontenelle, après avoir parlé dans ses *éloges* de la piété de M. Cassini et de celle de M. Meri, ajoute cette judicieuse réflexion : *L'astronomie et l'anatomie sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caractères du souverain Etre. L'une annonce son immensité, l'autre son intelligence.... On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage. L'intelligence prouve encor plus que l'immensité.*

Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre;
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre?

Et tu crois, ô mortel! qu'à ton moindre soupçon,
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau,
Le reste t'est caché sous un épais rideau,
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours;
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin des vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,

Notre art des poisons, etc. On fait des remèdes avec la vipère, la ciguë, etc.

Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les revoit enfin sortir à pas timides;
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfans de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes;
Ils les rendent aux mers, le soleil les reprend:
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie:
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!
Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes:
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir,
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps; qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Et son frère emporté, *etc.* Le Pô, le Rhône et le Rhin ont leurs sources dans les Alpes; ces deux derniers sortent de la même montagne.

Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et je ne puis cacher mon malheur véritable ;
Mais d'un être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai, malgré ma fierté, senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir et de s'humilier !
Notre orgueil, cependant, est contraint de plier ;
Devant l'Être éternel tous les peuples s'abaissent,
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers ?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?

D'un objet infini, etc. Loke prétend que nous nous formons l'idée de l'infini par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes, et avant lui Platon et Cicéron ont cru que l'idée de l'infini était innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis les objets que nous voyons ? Le fini suppose l'infini, comme le moins suppose le plus : ainsi nous ne nous trouvons finis qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous.

Devant l'Être éternel, etc. On n'a jamais trouvé aucune nation, même dans le Nouveau-Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité, et ce consentement de toutes les nations doit être regardé, suivant Cicéron, comme la loi de la nature : *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.*

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes:
Le Ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissans l'Egypte rend hommage;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare, et follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules:
Ces maîtres, toutefois par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés:
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux;
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux,
Epicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.

Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière

Oui, je trouve partout, etc. C'est ce que dit Plutarque contre Colotes : *Vous trouverez des villes sans murs, sans rois, sans théâtres, mais vous n'en trouverez jamais sans dieux, sans sacrifices pour obtenir des biens et écarter des maux.*

On détesta Mézence, etc. Mézence, *contemptor divûm*, est représenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée et Capanée furent, suivant les poètes, foudroyés à cause de leur impiété. Protagoras et Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des dieux : on se servit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Eh! que vois-je partout? la terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage,
Et devant son idole un barbare à genoux
D'un être destructeur croit fléchir le courroux.
Etre altéré de sang, je te vais satisfaire:
Que cette autre victime apaise ta colère;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content? Te faut-il un taureau?
Faut-il une hécatombe à ta haine implacable?
Pour mieux me remplacer, te faut-il mon semblable?
Faut-il mon fils? je viens l'égorger devant toi.
De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.

Quels cadavres, etc. Image tirée de ces belles paroles de la lettre de Sulpicius à Cicéron. *Heu! nos homunculi indignamur si quis nostrûm interit.... cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.* Et le Tasse a dit de même:

Muojono le città, muojono i regni.

Faut-il mon fils, etc. Chez tous les peuples du monde, les hommes ont sacrifié leurs semblables. *L'homme*, dit M. Bossuet, *troublé par le sentiment de son crime, et regardant*

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées
Par un vaste Océan des nôtres séparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles ?
Supposons cependant tous leurs rapports certains :
Comment opposerai-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure ;
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans états, sans villes et sans lois ?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables !

Ces hommes, toutefois, à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice et des devoirs pour eux :
Du sang qui les unit ils connaissent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère,
Il chérit son enfant, il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.

Mais ces droits, que sont-ils ? D'imaginaires lois,
Quand d'un être vengeur j'ai secoué la crainte,

---

la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par des victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain.

Il est une justice, etc. Montagne nous apprend que toute la morale des cannibales consiste en deux lois, d'être courageux à la guerre, et d'aimer leurs femmes.

Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis : je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave ;
Dans ses honteux plaisirs s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés ?
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel sans pâlir n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.

Jamais un criminel, etc. Ce mot de Cicéron est admirable: *Virtutis et vitiorum, grave ipsius conscientiæ pondus est, quâ sublatâ jacent omnia.*

Le même Cicéron dit encore. *Magna vis est conscientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiserunt, et pœnam semper ante oculos versari putent, qui peccaverunt.*

Suspendu sur sa tête, etc. Damoclès, lâche flatteur de Denis-le-Tyran, en vantait le bonheur. Il changea de langage lorsque, invité par ce prince à un festin et assis comme lui sur un lit superbe, il aperçut une épée suspendue sur sa tête par un fil ; ce qui a fait dire à Horace :

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem.



Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère,
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit, et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles,
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contr'elles:
Les dieux que révéra notre stupidité
N'obscurciront jamais sa constante beauté:
Et les Romains, enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus admirèrent Lucrèce.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi

De son cœur déchiré, etc. Dans cette fameuse lettre, dont le désordre fait dire à Tacite, que si on ouvrait le cœur des tyrans, on verrait comme ils sont déchirés: *Adeo facinora ipsi quoque in supplicium verterant.*

Je l'apporte en naissant, etc. Cicéron a parlé de la loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Est quidem vera lex diffusa in omnes, constans, sempiterna. Huic legi non obrogari fas est, neque derogari in hâc aliquid licet: neque tota abrogari potest, neque verò aut per senatum, aut per populum*

A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison;
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étaient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival; qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.

---

solvi hàc lege possumus.... Neque si nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcirco non contra illam legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, et ad rectè faciendum impellens, et à delicto avocans, quæ non tùm deniquè incipit lex esse, cùm scripta est, sed tùm cùm orta est; orta est autem cum mente divinâ.

Métius et Tarquin, etc. Le perfide Métius et le cruel Tarquin n'étaient transgresseurs d'aucune loi écrite, puisque Rome n'en avait point encore. Ils étaient condamnés par cette loi éternelle et irrévocable qui précède toute loi humaine.

Le vice, son rival, etc. Sénèque fait une réflexion très-juste, quand il dit qu'il n'y a point de criminel qui n'aimât mieux jouir des fruits du crime sans être criminel: *Neminem reperies qui non nequitiæ præmiis sinè nequitiâ frui malit.* De ben., l. 4.

Adorable vertu, que tes divins attraits,
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait la vie est un supplice.
Parais : que le méchant te regarde et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit,
Mais la paix t'accompagne et la gloire te suit;
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non, tu seras toujours, par ta seule présence,
Ou notre désespoir, ou notre récompense.
Qui te pourra, grand Dieu, méconnaître à ces traits?

Tu nous parles sans cesse, et les hommes distraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller partout tes dons et tes merveilles;
Mais sur la terre, hélas! admirant tes bienfaits,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais.

Nos regards jusqu'à toi, etc. Que l'homme ouvre les yeux sur le spectacle de la nature, ou qu'il rentre en lui-même; de quelque côté qu'il tourne ses regards, Dieu vient se présenter à lui. Cependant les philosophes, ou n'ont rien vu que de matériel, ou, unissant l'intelligence à la matière, ont confondu Dieu, la nature, l'âme du monde, etc., ou ont trouvé tout incertain. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles; la raison plongée dans les sens ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incerti-

Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne,
Et d'objets en objets notre âme se promène,
Tandis que de toi seul nous restons séparés.
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés?
Nos malheurs, ô mon Dieu! seraient-ils sans ressource?
Sondons leur profondeur, remontons à leur source.
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux;
Quand je l'aurai connu je te connaîtrai mieux.

---

tude. Elle ne peut donc pas, comme les déistes le veulent, être notre seule règle, et nos âmes, *clausæ tenebris et carcere cæco*, ont besoin d'une autre lumière.

Quand je l'aurai connu, etc. Si la connaissance anatomique de notre corps nous conduit à Dieu, comme je l'ai fait voir, combien y serons-nous mieux conduits par la connaissance de notre misère et de notre grandeur! *L'étude propre de l'homme est l'homme*, dit Pope. C'est une étude cependant bien négligée; ce qui a fait dire à M. Pascal: *Les sciences abstraites n'étant pas propres aux hommes, je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer; mais j'avais cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est elle qui lui est propre. J'ai été trompé, il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.*



CHANT SECOND.

De tes lois dès l'enfance heureusement instruit,
Et par la foi, Seigneur, à la raison conduit,
Permets que dans mes vers, sous une feinte image,
J'ose pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
S'avance, et pas à pas cherche la vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes,
J'entrai dans l'univers escorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère
Qui me vendit son lait et son cœur mercenaire.
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zèle empressé,
De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma faible raison je fis l'apprentissage :
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon père;
J'écoutai tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur :
Des siècles reculés l'un me contait l'histoire;
L'autre plus importun gravait dans ma mémoire

D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût ; pour fruit de ces leçons,
D'Eschine j'admirai l'éloquente colère,
Je sentis la douceur des mensonges d'Homère ;
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs ;
Je méprisai l'enfance et ses jeux insipides ;
Mais ces amusemens étaient-ils plus solides?
D'arides vérités quelquefois trop épris,
J'espérais de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivais un stérile problême ;
De Descartes tantôt renversant le système,
D'autres mondes en l'air s'élevaient à mes frais.
Armide était moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhalaient en fumée.
Par mon anatomie un rayon divisé,
En sept rayons égaux était subtilisé ;
Et voulant remonter à la couleur première,
J'osais à mon calcul soumettre la lumière.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours,
Cherchant à tout savoir, et m'ignorant toujours!
Je n'avais point encor réfléchi sur moi-même :
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connaître ; un espoir orgueilleux
Inspirait à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale et triste connaissance,
Tu m'as fait regretter ma première ignorance!

D'Eschine j'admirai, etc. Fameux rival de Démosthène, dont l'oraison sur la couronne est si belle.

Je me figure, hélas! le terrible réveil
D'un homme qui, sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une île inconnue,
Qui n'offre que déserts et rochers à sa vue:
Tremblant il se soulève, et d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré.
Il retombe aussitôt; il se relève encore,
Mais il n'ose avancer dans des lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Egaré dans un coin de cet espace immense;
Ver impur de la terre, et roi de l'univers,
Riche, et vide de biens, libre, et chargé de fers.
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche, et déjà je le vois:
Tantôt le monde entier, dans un profond silence,
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
O nature! pourquoi viens-tu troubler ma paix?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre; elle est faite pour nous.

Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts;
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore:
Je désire, j'obtiens, et je désire encore.

Je désire, j'obtiens, etc. *J'apporte en naissant*, dit M. Bossuet, Int. à la philosophie, *cet amour du bonheur. La rai-*

Grand Dieu ! donne-moi donc des biens dignes de toi,
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant sitôt que je me voi :
Je ne puis vivre seul ; occupé loin de moi,
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise,
Quelqu'abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra : *Tout est bien.*
« Le grand ordonnateur dont le dessein si sage
« De tant d'êtres divers ne forma qu'un ouvrage,
« Nous place à notre rang pour orner son tableau. »
Eh ! quel triste ornement d'un spectacle si beau !
En me parlant ainsi, tu prouves bien toi-même
La grandeur du désordre et ta misère extrême.
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé,

---

son, sitôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais : mais enfin elle le cherche. Cependant je désire : ce qui prouve que je ne possède point. Le désir et le parfait bonheur ne peuvent se trouver ensemble.

Si je semble l'aimer, etc. On a reproché à M. de la Rochefoucault d'avoir, dans ses Maximes, anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints tels que nous sommes depuis le désordre du péché, comme je le dirai au sixième chant : *Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.*

Dans tes raisonnemens que tout est dérangé !
Quoi ! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire?)
D'un maître bienfaisant relèveraient la gloire ?
Pour d'autres biens sans doute il nous a réservés,
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui, je l'ose espérer. Juste Arbitre du monde,
De la solide paix source pure et féconde,
Etre partout présent, quoique toujours caché,
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché ?
Tendre Père, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu toujours voir tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser,
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due ?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue ?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent, la mort me les vient arracher ;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore :
J'irai bientôt les joindre* ; où vont-ils ? je l'ignore.

Est-il vrai ? n'est-ce point une agréable erreur
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?
O mort ! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses ;
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour
Tes victimes ne font que changer de séjour ?
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !

Je vivrais ! doux espoir ! etc. *Dabam me tantæ spei*, dit Sénèque, bien différent de ces esprits forts qui tâchent

De quelle ambition tu te vas enivrer,
Dit l'impie! Est-ce à toi, vaine et faible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle?
Le hasard nous forma, le hasard nous détruit,
Et nous disparaissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances:
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible?
Une froide poussière, une cendre insensible?
Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt aussi bien que le crime,
Et suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots insensés, le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens;

---

de se persuader le contraire, et qui aiment à se livrer pour ainsi dire, à l'espérance du néant.

Le hasard nous forma, etc. Tel est le langage des libertins dans le livre de la Sagesse: *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Sénèque le tragique:

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Velocis spatii meta novissima.

Quid habet ista res, aut lætabile aut gloriosum? répond Cicéron à ceux qui sont capables de dire si gaîment la chose du monde la plus triste, et qui devrait faire notre désespoir, si elle était véritable.

Lucrèce de ses vers prête les ornemens ;
De la noble harmonie indigne et triste usage !
Epicure avec lui m'adresse ce langage :

Cet esprit, ô mortels ! qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
Quand, par d'affreux sillons, l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse,
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours,
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image,
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort du coup fatal sape enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte !
D'un maître trop fameux trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les momens de ma course rapide
A la Divinité que tu choisis pour guide :

A la Divinité, etc. Vénus, que Lucrèce invoque au commencement de son poëme, et qui est, selon lui, *hominum divûmque voluptas.*

Et la mère des jeux, des ris et des amours
Doit, ainsi qu'à tes vers, présider à mes jours.
Si l'homme cependant, au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant pour attente dernière,
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend faibles consolateurs?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans la joie au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir, en cherchant son bonheur?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles :
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paraît si claire dans son cours.
C'est le sincère aveu que me fait Epicure ;
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature :
J'abandonne ce maître. O raison! viens à moi :
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier

Renferment dans leur sein, etc. Suivant l'aveu de Lucrèce,

Usque adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

M. de Fontenelle, dans ses Dialogues sur les morts, fait dire à la reine Elisabeth : *Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse, il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement sans y arrêter le pied.*

N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entr'eux :
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts;
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voiles, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périrait-il? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts:
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis ?

Disparus à nos yeux, etc. La destruction d'une substance étendue n'est que la séparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt : la partie la plus subtile s'en-

D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en sort, rien n'y rentre ; et la nature avare,
Dans tous ses changemens ne perd jamais son bien.
Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste.
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ?
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir ?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre ?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.

---

vole, et s'appelle fumée ; la partie huileuse s'attache à la cheminée, et s'appelle suie ; la partie grossière reste dans la cheminée, et s'appelle cendre.

Toi qui, riche en fumée, etc. Mercure Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand, celui que les alchimistes croient l'inventeur de leur science ; auteur aussi chimérique que leur art. *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicari.*

Mais celui qui l'a fait, etc. Tous les êtres simples nous paraissent indestructibles par eux-mêmes, ainsi nous pouvons les appeler immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des élémens qui le composent.

Tandis que tu n'as pas, etc. Malgré ce pouvoir de vie et de mort que les alchimistes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps simples, ni les produire, ni les transmuer. Quand les bonnes raisons et les mauvais succès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la pierre philosophale.

Le corps né de la poudre à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.

Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor;
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes; qui souvent m'y ravis avec toi;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies;
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer;
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères?

Et revient tout chargé, etc. Les plaisirs de l'esprit, dit Sherlock, ne dépendent point du corps. Or si l'âme a un bonheur indépendant du corps, elle a donc un principe de vie indépendant du corps: or, si elle est spirituelle, elle peut donc survivre au corps. *Je ne prétends pas,* ajoute-t-il, *donner des preuves démonstratives de sa spiritualité, mais il nous est plus aisé de la prouver que sa matérialité.*

Que rapides clartés, etc. Cicéron fait valoir cet argument: *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipsa sepulcrorum monumenta significant, nisi nos futura cogitare?* Sur quoi Montagne a fait cette réflexion: *Un soin extrême tient l'homme d'allonger son être. Il y a pourvu par toutes ses pièces. Pour les corps, sont les sépultures; pour les noms, la gloire. Il a employé toutes ses opinions à se rebâtir, impatient de sa fortune, et à s'étayer. L'âme va quêtant de toutes parts des consolations où elle s'attache et se plante.* Montagne en devait conclure la grandeur d'un être que rien de périssable ne peut contenter.

Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous dont les grands noms sont exempts de la mort!
Eh! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie?
Par de brillans travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse:
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser; et, dans ma vanité,
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu! c'est donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Fallait-il pour si peu m'appeler du néant?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?
Que dis-je? libre en tout, je fais ce que je veux:
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre.
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre,
Et qu'aspirant toujours à la félicité,
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon maître?
Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour l'être.
Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissante, et le vice en honneur;
Mais j'élève mes yeux vers ce Maître suprême,

J'apprends que je suis fait, etc. Cette preuve frappait Saint-Evremond. *La preuve*, dit-il, *la plus sensible que j'aie trouvée de l'immortalité de l'âme, est le désir que j'ai de toujours être.*

Et je le reconnais dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps, l'Etre juste et sévère,
Ainsi que sa bonté réserve sa colère.

Pères des fictions, les poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs :
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant Elysée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui coulait sous leurs lois,
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappaient sans cesse à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,

Et sitôt que la Grèce, etc. Les poëtes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité de l'âme. C'est ce que dit Cicéron : *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium : quâ in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est : cujus ignoratio finxit inferos.... inde Homeri tota νεκυία : inde in viciniâ nostrâ Averni lacus.* Et de là aussi la description des enfers dans Platon, qui dépeint le séjour des justes et le séjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passagères, n'y restent qu'un an.

S'écriait : *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels! à respecter les dieux!
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli :
Espérons et souffrons ; tout sera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui console Socrate,
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
Proscrit par l'injustice, il expire content;
Et je l'admirerais jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommait pas, ô demande frivole!
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.
Que notre esprit est faible, et s'égare aisément!

Mais, que dis-je? le mien s'égare en ce moment:
De l'immortalité tes promesses pompeuses,

Apprenez, ô mortels, etc. Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie :

Discite justitiam moniti, et non temnere Divos.

La victime qu'il veut, etc. Socrate, qui paraît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ce fameux discours, en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la dernière parole de ce héros de l'antiquité ait été si puérile, y cherchent un sens allégorique; mais ce sens est bien enveloppé, et la réponse de Criton : *Nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens superstitieux.

A moi-même, ô raison ! me deviennent douteuses.
Quoi ! cette âme, sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la Divinité ?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image ?
O parfait ouvrier ! l'homme est-il ton ouvrage ?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné ;
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné ?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait ? Par pitié, raison, sois mon soutien :
Réponds-moi. Mais, hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon secours, enfin, j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes :
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette :
Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.

Cruellement puni, etc. La douleur, l'ignorance, la concupiscence et la mort, sont des supplices, et Dieu, dont la puissance est la volonté, *cujus potestas voluntas est*, ne veut pas punir un innocent.

Sans cesse l'on écrit, etc. Suivant Juvénal, *tenet insanabile multos scribendi cacoethes.* Ce mal est bien ancien, puisque Salomon, Eccles. 12, disait déjà ; *Scribendi plures libros nullus est finis.* Montagne, se plaignant de ce qu'il appelle l'*écrivaillerie* de son siècle, dit qu'on devrait faire des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme on en fait contre les vagabonds et les fainéans : *Alors*, ajoutait-il, *on bannirait moi et cent autres.*

L'autre, assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux;
Et risquant, sans remords, mon âme infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la vérité,
Dans un savant loisir ont long-temps médité;
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grèce;
Dans l'école d'Athènes habita la sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau;
Raphael prendre encor son sublime pinceau!
Que de héros fameux! quels graves personnages!
Que vois-je? la discorde au milieu de ces sages?
Et de maîtres, entr'eux sans cesse divisés,
Naissent des spectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux que des ris ou des pleurs!
Qu'ils en cherchent la cause, et guérissent nos cœurs.

Quelques-uns, etc. Tous les peuples ont été plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et tous les peuples ont eu des philosophes qui ont cherché la lumière; les prêtres en Egypte, les mages dans la Perse, les brachmanes dans les Indes, les druides dans les Gaules, et les fameux sages de la Grèce. Quelle lumière ont-ils trouvée? S'ils en avaient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de systèmes et tant d'écoles.

Nos folles vanités, etc. Héraclite, surnommé le Pleureur, gémissait de la folie du genre humain; Démocrite s'en moquait. Tous deux avaient raison, et en même temps tous deux étaient fous de porter les choses à l'excès.

Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence?
« Les atomes erraient dans un espace immense :
« Déclinant de leur route ils se sont approchés :
« Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés.
« Le hasard a rendu la nature parfaite.
« L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :
« Les bras au haut du corps se trouvèrent liés ;
« La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
« L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage :
« L'être libre et pensant en fût aussi l'ouvrage. »
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié, du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins !
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène.
Et l'éternel Pleureur assure que le feu,
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon, qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,

Habitans des tombeaux, etc. Démocrite, qui se retira dans les tombeaux d'Abder, pour mieux méditer, attribuait à la rencontre fortuite des atomes la création du monde, et même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaison des atomes et cette liberté ? Ce système, qui fut aussi celui d'Epicure et de Lucrèce, fait honte à l'esprit humain.

Va guérir ce rêveur, etc. Les Abdéritains craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyèrent Hippocrate pour rétablir sa santé altérée.

C'est à l'eau dont tout sort, etc. La folie des philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès c'était l'eau, suivant Anaximène c'était l'air, et suivant Héraclite c'était le feu.

Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort;
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main, Diogène m'irrite;
Il cherche un homme, et lui n'est qu'un fou que
j'évite.

C'est assez contempler ces astres si parfaits;
Anaxagore, enfin, dis-nous qui les a faits?
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Epicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons!

Un stupide animal, etc. Pyrrhon, dans une tempête, montra à ceux qui étaient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeait aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exemple. Ce philosophe, qui doutait de tout, a donné son nom à une secte nombreuse.

Oui, sa lanterne en main, etc. Diogène n'avait ni religion, ni pudeur, ni raison; et quand Alexandre disait qu'*il voudrait être Diogène s'il n'était pas Alexandre*, il faisait voir que son envie de se distinguer du reste des hommes allait jusqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire, dont il ne connaissait ni la nature, ni les bornes, veut se distinguer à quelque prix que ce soit; et, si ce n'est en dominant sur tout, comme conquérant, ce sera en méprisant tout, comme Diogène.

C'est assez contempler, etc. Anaxagore, interrogé pourquoi il était né, répondit: *Pour contempler le soleil et la lune.*

Tandis qu'en ces jardins, etc. Epicure est appelé par Cicéron, *homo voluptarius;* par Sénèque, *magister voluptatis;* et Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle, quand il se nomme *Epicuri de grege porcum.*

Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hâtez-vous, le temps fuit, et la Parque ennemie
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant:
Par un plaisir encor volez-lui cet instant :
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant; sa vertu me fait peur.
Je ne puis, comme lui, rire dans la douleur;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'académie, enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon.
Mais de Platon lui-même, et qu'attendre, et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.

Fait de ses grands discours, *etc.* Le fameux Portique d'Athènes, sous lequel Zénon, chef des Stoïciens, tenait son école. Il se fit devenir pâle, parce que l'oracle lui avait recommandé de prendre la couleur des morts.

Que la goutte en fureur, *etc.* Les Stoïciens, dans leur orgueilleuse philosophie, faisaient de leur sage un homme que rien ne pouvait ébranler. Un d'eux, dans les vives douleurs de la goutte, s'écria : *Tu as beau faire*, *douleur*, *je n'avouerai pas que tu sois un mal.*

Incertain comme lui, *etc.* Socrate et Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud*, *nihil ut affirmet*, *tenet ad extremum*, dit Cicéron de Socrate ; et il dit de Platon : *In Platonis libris nil affirmatur ; in utramque partem multa disseruntur.*

Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner:
Mais à l'homme inquiet, le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien appprendre.
Que me fait sa morale, et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard m'appelle en Italie;
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger:
On ne périt jamais, on ne fait que changer;
Et l'homme et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entr'eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austère, et de tant de silence!

Philosophes, que dis-je? antiques discoureurs,
C'est prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs;

Son disciple jaloux, etc. Aristote, après avoir été long-temps disciple de Platon, se sépara de lui, et se fit chef d'une secte contraire; il donnait ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne sait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'âme; ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il a écrit sur l'âme, et a fait des traités de morale.

Le mystique vieillard, etc. Pythagore, qui débitait ses principes sous le voile des énigmes, ordonna à ses disciples l'abstinence et le silence. On sait son système de la métempsycose.

Omnia mutantur, nihil interit; errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc, et quoslibet occupat artus
Spiritus, èque feris humana in corpora transit;
Inque feras noster. (Ovid.)

Ainsi donc, étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais, je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
J'attendais tout de vous, et vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre :
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre;
Il tremble à chaque pas, et vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance,
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un sujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur et de tant de misère
Réunit-il en moi l'assemblage adultère ?
Prodigue de ses biens, un père plein d'amour,
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.

Du seul fils d'Ariston, etc. Platon, fils d'Ariston, a bien senti la difficulté ; ce n'est pas sa faute s'il n'a pu la résoudre : *Rem vidit, causam nescivit.* La réminiscence qu'il s'imaginait, c'est-à-dire l'opinion que nos âmes ont existé avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le système fameux des deux principes. Cicéron, dans son *Hortensius*, cité par S. Augustin, approchait de plus près, en disant que nous naissons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua scelera suscepta in vita superiore, pœnarum luendarum causâ nos esse natos.* Mais quelle avait été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut se tirer de cette difficulté que par la révélation. *L'histoire*, dit-il, *est le récit des malheurs et des crimes des hommes. Il n'y a point de villes sans hôpitaux ni potences, parce que l'homme est malheureux et méchant. Mais pourquoi les païens n'avaient-ils rien à dire de bon sur cela ? C'est par la révélation qu'on peut s'en débarrasser.*

L'Etre toujours heureux rend heureux ses ouvrages ;
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t-il révélé ?
La terre est un exil, pourquoi suis-je exilé ?
Qui suis-je ? Mais hélas ! plus je veux me connaître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je ? qui pourra me le développer ?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours ?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours ?
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire ?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire ?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur ?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.
Vivre sans se connaître est un trop dur supplice :
Que par pitié pour moi la mort m'anéantisse.
O ciel ! c'est ta rigueur que j'implore à genoux !
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi ; terrre, ouvre tes abîmes :
Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes ;
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon père : *Un enfant vous est né.*

L'Etre toujours heureux, etc. C'est le grand principe que S. Augustin répète contre Julien, pour prouver le péché originel : SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MEREATUR.

Avouer le besoin, etc. *A moins*, dit-il dans le Phédon, *qu'on ne nous donne une voie plus sûre, comme quelque promesse ou révélation divine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de notre vie.*

De mon état cruel quand je me désespère,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire,
J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre ?
Où faut-il s'adresser ? à quel peuple ? à quel livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Ensevelis, hélas ! dans un repos stupide,
Ou plongés presque tous dans de frivoles soins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de sa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pencher la balance ?
Ce n'est pas vers le but que Bayle veut marcher ;
C'est l'obstacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi, coupable auteur d'un ténébreux système,
Qui de tout réuni forme l'Etre suprême,
Et qui, m'éblouissant par tes pompeux discours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;
Caché dans ton nuage, impénétrable asile,
A l'abri de mes coups, tu peux rester tranquille.
Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité,
Tes hardis sectateurs mettent leur vanité,
Et, jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre,
Se disputent entr'eux la gloire de t'entendre.

Sait-il de quel côté, etc. Il est représenté regardant une balance suspendue en l'air, avec cette devise : QUE SAIS-JE ?

Le déiste, du moins, me parle sans détours :
Content de sa raison qu'il me vante toujours,
Elle seule l'éclaire, il marche à sa lumière.

Ouvre les yeux, ingrat ; connais-la toute entière :
Cette même raison m'éclaire comme toi ;
Tu la verras bientôt me conduire à la Foi.
Au jour dont j'ai besoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle ;
D'une religion je lui dois le désir,
C'est avec elle encor que je vais la choisir.

CHANT TROISIÈME.

CETTE ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion.
Avec plus de douceur et non moins d'étendue,
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Ces peuples que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.
Tout le Nord est chrétien; tout l'Orient encore
Est semé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main, le superbe Ottoman
Opposer à ce nom celui de Musulman.
Il me semble d'abord que l'un et l'autre en guerre,
Mahomet et le Christ se disputent la terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ses bizarres lois tient l'Orient captif:

Ces peuples, etc. Comme dans cet ouvrage il ne s'agit pas de la catholicité de l'Eglise, mais de la vérité de la religion chrétienne, toutes les sectes chrétiennes sont également pour moi. A la fin du sixième chant, je parlerai de celles qui ont le malheur d'être séparées de nous.

Mais de la Mecque, etc. On prétend que Mahomet, indigné contre la Mecque, lieu de sa naissance, dont il avait été obligé de s'enfuir, voulut que Médine fût le lieu de sa sépulture. C'est à Médine que son fameux tombeau attire les Musulmans qui doivent faire ce pélerinage une fois en leur vie.

En vain, près du tombeau dont Médine est si fière,
Turc, Arabe, Persan, tout baise la poussière;
Le livre dont l'aspect fait trembler le turban,
Et qui rend le muphti respectable au sultan,
Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète,
M'apprend qu'il n'est du Ciel qu'un second interprète;
Que le Christ, avant lui, premier ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O chrétien! je t'admire, et je reviens à toi:
L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi.
Des oracles du Ciel es-tu dépositaire?
De ta religion quel est le caractère?
Si tu veux, répond-il, chercher sa vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendrait sa naissance et son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire était l'ouvrage.
Mais avec l'univers son âge prend son cours;
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venait d'éclore,

Que dicta, nous dit-on, etc. On a dit que Mahomet se mettait du grain dans l'oreille, et avait dressé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'une colombe venait lui parler par l'ordre du Ciel. Il est vrai que Reland, dans son traité de la religion mahométane, nie ce fait avancé par Grotius. Cependant, suivant un passage de deux Maronites, cité par Bayle, art. *Mahomet*, on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on respecte comme sacrés, parce qu'on croit qu'ils descendent de celui qui parlait à Mahomet. Si ce second fait est véritable, il prouve le premier.

A peine du néant, etc. Saint Jean, Apoc. *chap.* XIII, dit

Déjà coulait pour lui le pur sang que j'adore ;
Et mes premiers écrits , annales des humains ,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains
Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle ,
Aux neveux d'Israel (Dieu les aimait alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Son histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire était alors récente ;
Et leur historien ne leur déguise pas
Qu'ils sont murmurateurs , séditieux, ingrats.
Son livre cependant fut le précieux gage
Qu'un père à ses enfans laissait pour héritage.
Dans ce livre, par eux de tout temps révéré ,

---

que l'agneau a été immolé dès la création du monde : *Qui (Agnus) occisus est ab origine mundi.* Ce qui est vrai en plusieurs manières, 1.° parce que Dieu avait formé le décret éternel de la mort et de la passion de J. C. ; 2.° parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à J. C., comme ils le sont depuis J. C. jusqu'à la fin des siècles ; 3.° parce que les sacrifices des patriarches et des prêtres de l'ancienne Loi étaient des types du Sacrifice du Sauveur du monde.

Que traits dont la mémoire, etc. Quelques-uns sont éloignés ; mais les témoins ne le sont pas, parce que les premiers hommes vivaient sept à huit cents ans. Du temps de Moïse, un homme pouvait avoir vu Joseph, dont le père avait vu Sem , qui avait vu Mathusalem , qui devait avoir vû Adam. Si Moïse avait voulu tromper , il n'eût point mis si peu de générations depuis la création du monde.

Dans ce livre par eux , etc. *Ce livre qui les déshonore ,* dit M. Pascal , *ils le conservent aux dépens de leur vie ; c'est une sincérité qui n'a point d'exemples dans le monde , ni sa racine dans la nature.*

Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne ;
La loi qui de leur long et cruel châtiment
Montre à leurs ennemis le juste fondement,
Et nous apprend à nous par quels profonds mystères,
Ces insensés (hélas ! ils ont été nos pères),
Ces gentils, qui n'étaient que les enfans d'Adam,
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.
Du Dieu qui les poursuit, annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels,
Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, et surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un sang qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long, n'a pu se mélanger ;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur :
Ils respectent toujours le nom du même auteur ;
Et tant de malheureux répandus dans le monde,
Ne font qu'une famille éparse, vagabonde.

Sans villes et sans rois, etc. C'est ce que dit le prophète Osée ; *Sedebunt filii Israel sinè rege, et sinè principe, et sinè sacrificio, et sinè altari.*

Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus :
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Il ne reste de toi que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'états sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.
Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,

Tandis qu'un peuple seul, etc. Trois choses remarquables sur les Juifs : 1.° leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les empereurs romains, et dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis; 2.° leur dispersion et leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations; 3.° leur attachement à leur loi, malgré la raison qui leur dit que le temps de cette loi est passé, et malgré leur penchant. Ce peuple qui, sous ses prophètes, sous ses rois, à la vue même de leur temple, était toujours prêt à embrasser les religions étrangères, est resté, depuis sa ruine, constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle et vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication, parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées les empêche d'avoir même avec eux la société de la table : par-là méprisés et haïs partout, déclarés incapables de posséder des biens-fonds, ils sont obligés de vivre du trafic; par conséquent, d'être dispersés par tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties. On voit dans ce peuple, toujours écrasé, jamais anéanti, une réprobation et une conservation miraculeuse. C'est Caïn souillé du sang du juste : il est errant; mais il porte un signe afin que personne ne le tue.

Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
Non, non; le Dieu vivant, stable dans sa parole,
A juré; son serment ne sera point frivole;
Il n'a point déchiré le contrat solennel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Israel.
Sur ses heureux enfans *une étoile doit luire*,
Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
En vain par son oubli Dieu semble nous punir;
Nous espérons toujours celui qui doit venir.
Fidèles au milieu de nos longues misères,
Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos pères.
Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé,
Devrait briller sur nous, et son terme est passé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis interprètes,
De supputer les temps marqués par les prophètes.
Maudit soit le mortel par qui sont calculés
Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés!
Non que de ses sermens l'Eternel se repente;
Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter?
Ce calcul insolent, vous osez le tenter,
Sacriléges chrétiens, jaloux de nos richesses,
Qui croyez posséder l'objet de nos promesses.
Hélas! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,
Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru!
Qu'il vous ferait gémir sous le poids de ses armes,
Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes!

Ainsi parlent les Juifs : terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur roi promis du ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre?

Ils attendront toujours ; cet oracle est rendu :
Le voile tant prédit est sur eux étendu.
Des antiques auteurs de ce fameux volume,
Dieu qui seul sait les temps a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré, ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Respectant désormais sa vérité divine,
De la religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, et vois d'abord un ouvrier parfait
Dont *au commencement* la parole a tout fait.
Le premier des humains qui lui doit sa naissance,
Par son souffle inspiré, fait à sa ressemblance,
Et que doivent servir tous les êtres divers,
Comme dans son domaine, entre dans l'univers.
Il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire;
A l'Ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité;
Droits qu'il aurait transmis à sa postérité,
Mais que révoqua tous la suprême justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Réglait déjà le sort de l'Ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,

Le voile tant prédit, etc. Ce voile, figuré par celui de Moïse, est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore, comme saint Paul le disait, II. Cor. 3 : *Usque in hodiernum diem idipsum velamen manet.*

Dont au commencement, etc. Parce qu'il n'a pas besoin, comme les autres ouvriers, de trouver la matière à laquelle il doit donner la forme. Avant la création, excepté Dieu, rien n'était ; c'est pourquoi Moïse dit : *Au commencement Dieu créa.*

Quand tout, pour le punir, s'armait dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grâce future ;
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence et se suit d'âge en âge
De l'homme réparé l'auguste et grand ouvrage ;
Et son Réparateur, alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platon, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, et mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers :
J'y vois entrer le crime et son désordre extrême.
Enfin, je ne suis plus un mystère à moi-même.
Le nœud se développe ; un rayon qui me luit,
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage....
Ce doute seul, hélas! ramène le nuage,

L'homme entendit parler, etc. On ne peut donner qu'un sens prophétique à ces paroles. Ainsi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur sentence de condamnation, il leur fait espérer un libérateur.

Enfin, je ne suis plus, etc. L'homme, dit M. Pascal, en parlant du péché originel, *est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.* Sans la connaissance de ce mystère, nous ne pouvons expliquer le désordre de l'univers et les malheurs de l'homme ; au lieu que notre raison nous fait entrevoir quelque explication de ce mystère, tout obscur qu'il est, comme je le dirai dans le chant V, sur le vers 331.

Le nœud se développe, etc. Tout ceci suppose ce qui a été dit à la fin du second chant.

Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.
Dieu, l'homme et l'univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumière aussitôt m'est rendue;
Dieu, l'homme et l'univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.

Le père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache:
Par le fer façonnée elle allonge la hache.
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle, et fait tomber l'arbre dont elle sort:
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il s'avance en tremblant; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.

L'ouvrage fut parfait, etc. M. Bossuet dit admirablement: *L'homme est tombé en ruines, le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement: mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces de la fondation, et l'idée du premier dessin, et la marque de l'architecte.*

Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain ;
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ;
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degrés tous les arts différens ;
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'univers ; le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux, tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face :
Ils sont ensevelis : c'était fait de leur race ;
Mais un juste épargné va rendre en peu de temps

Mais un juste épargné, *etc.* Bérose, historien profane, cité par Josephe contre Apion, parle du déluge universel dans les termes de Moïse. Abydénus, autre historien cité par Eusèbe, rapporte l'histoire de l'arche qui sauva du déluge les hommes et les animaux. Plutarque parle de la colombe qui sortit de cette arche, et rapporta des marques du retour du beau temps ; ce passage de Plutarque est dans son traité : *Si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les aquatiques.* Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, parle aussi de cette histoire de l'arche. Tant d'autorités, tirées des païens, doivent confondre ces

A ce monde désert de nouveaux habitans.
La terre, toutefois, jusque-là vigoureuse,
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours,
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Les poëtes, dont l'art, par une audace étrange,
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
Les fidèles récits de tant d'événemens;
Et pour mieux amuser les oisives oreilles,
Cherchèrent dans ces faits leurs premières merveilles.
De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor,
Doux empire de Rhée, âge pur, siècle d'or,
Où, sans qu'il fût besoin de lois ni de supplice,
L'amour de la vertu fit régner la justice;
Siècle d'or (sous ce nom puisqu'ils ont célébré
Ce siècle plus heureux, où l'or fut ignoré).
Sobre dans ses désirs, l'homme, pour nourriture,
Se contentait des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchait qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide :

---

beaux esprits qui tournent en risée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les preuves; mais leurs railleries ne peuvent séduire que ceux qui ont, comme eux, l'ignorance en partage.

La mort tardive, etc. Plusieurs anciens historiens, cités par Josephe, attestent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Ecriture sainte, l'histoire et les poëtes disent la même chose.

L'innocente brebis tomba sous sa fureur ;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte ;
Et de crimes, enfin, la terre était couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, histoire, physique, ont un même langage.
Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage,
Et même l'on dirait que pour s'accréditer,
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparaître les fruits, les hommes et les arts.

Au livre des Hébreux, etc. Le déluge est attesté par un grand nombre d'auteurs païens. En vain l'on veut prétendre qu'ils n'ont parlé que de déluges particuliers, à cause que plusieurs pays ont été inondés par la mer. Bérose, comme je l'ai dit plus haut, parlait d'un déluge universel, et comptait, depuis la création du monde jusqu'à ce déluge, dix générations; sa chronologie était conforme à celle de Moïse. La mémoire du déluge s'est conservée dans presque toutes les nations, et même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves, suivant ces paroles de M. de Fontenelle, dans l'éloge de M. de Leibnitz : *Les coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes qui ne sont point du pays, médailles incontestables du déluge.* Dans les Mémoires de l'académie des Sciences, 1718, il est parlé de pierres dans le Lyonnais, sur lesquelles sont gravées des plantes qui ne se trouvent que dans les Indes ; et dans le volume de 1727, on trouve un amas de preuves d'un grand bouleversement arrivé sur la terre.

Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble ;
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble.
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs :
On creuse les fossés, on élève les murs.
Qu'une tour des mortels soit l'immortel ouvrage.
Dieu descend pour la voir, et confond leur langage.
Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.

D'un importun voisin on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avait fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière ?
Le Ciel t'a-t-il encor accordé trop de jours ?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours ?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre ?
Egaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ, ce canton c'est le mien.
Ce ruisseau..... De mon bras il faut que tu l'obtiennes ;
S'il coulait sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière :
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
L'Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand :
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence.

La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes états :
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes,
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.

Mais, lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du Ciel sur eux tombe presque en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bientôt reconnaissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Egypte est en prière :
Vainement un tombeau renferme sa poussière ;
Grossièrement taillée, une pierre en tient lieu :
D'un tronc qui pourrissait le ciseau fait un dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image

De l'astre qui pour lui, etc. Suivant Platon et Diodore de Sicile, l'idolâtrie commença par le culte des astres ; après les astres on adora les auteurs des arts, les rois, les conquérans, les animaux utiles ou dangereux, les uns par reconnaissance, les autres par crainte. Suivant l'auteur de la Sagesse, l'idolâtrie commença par la sculpture, un père ayant fait représenter l'image de son fils mort. L'auteur de l'Histoire du ciel rapporte, par un système savant et ingénieux, l'idolâtrie à l'écriture symbolique des Egyptiens ; ce système, vraisemblable en quelque point, ne doit pas être étendu trop loin, puisque toutes les divinités ne sont point originaires d'Egypte. La Grèce a eu les siennes. L'idolâtrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris !
O filles de Sidon ! vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes :
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.

Du barbare Moloch, *etc.* Divinité des Ammonites, à laquelle on sacrifiait des enfans. Presque toutes les nations ont immolé des victimes humaines : ce qui a fait dire à saint Augustin : Quelle aliénation d'esprit ! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne sont pas capables, ramènent les dieux à la douceur. *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt.*

Chamos, qui de Moab, etc. Divinité des Moabites, dont le culte était très-favorable aux voluptés, et à laquelle Salomon, séduit par les femmes, fit dresser un temple sur une montagne près de Jérusalem.

Et sa mort tous les ans, etc. Fête célèbre à Tyr et à Sidon. L'idolâtrie se communiqua des Egyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, et des Grecs à tous les autres peuples. Les fêtes d'Adonis, qui se passaient à pleurer, firent dire à Cicéron : *Quid absurdius, quàm homines morte deletos reponere in deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu ?*

La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore,
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains, un jour,
De ces maîtres vaincus, esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même,
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.
Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière,
Quand la divinité se rend si familière !
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure :
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure :
A Dodone sans peine on peut l'entretenir,

Prodigueront sans fin, etc. L'homme est bien insensé, dit Montagne : il ne saurait forger un ciron, et il forge des dieux à douzaine. Pline plaignait l'homme de se laisser dominer par ses rêveries : *Quid infelicius homine, cui sua figmenta dominantur !*

Aux sables, etc. Le fameux temple de Jupiter Ammon où voulut aller Alexandre. Caton qui passait auprès de ce temple n'y voulut point entrer, ne croyant pas, suivant Lucain, que le Ciel eût plongé la vérité dans ces sables :

Steriles nec legit arenas,
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.

A Dodone sans peine, etc. Les chênes de Dodone étaient célèbres, aussi bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédisaient aussi l'avenir. Où les hommes n'ont-

Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable ?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable ?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le Ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athènes !
Quel culte extravagant ! que de fêtes obscènes !
Quels sont tous ces secrets dont on ne peut parler ?
O mystères suspects qu'on n'ose révéler !

Tandis que sagement on cache leur folie,
Chez d'ignorans Hébreux, femme, enfant, tout publie :
C'est de toute notre âme et de tout notre cœur
Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur,

---

ils pas cherché cette connaissance, qu'il leur est cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain !

Sit cæca futuri
Mens hominum, fati; liceat sperare timenti.

Chez d'ignorans Hébreux, etc. En même temps que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris, il reconnaît qu'ils ont sur la Divinité de grandes idées. Pourquoi ce peuple ignorant est-il le seul sur la terre qui parle d'un être unique, créateur de tout, qu'il faut aimer ? Chez les autres peuples on trouve des philosophes divisés par des systèmes contraires ; chez les Juifs, point de philosophes, mais des prophètes qui, loin d'être divisés entr'eux, se rendent témoignage les uns aux autres, s'autorisent mutuellement, et ont toujours le même objet en vue.

L'Etre unique qui fit le ciel, la terre et l'homme.
JE SUIS CELUI QUI SUIS, *c'est ainsi qu'il se nomme.*
Et sur l'homme, et sur Dieu sublimes vérités!
Dans un pays obscur d'où viennent ces clartés?
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu qui le protége en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix,
La nature est contrainte à s'écarter des lois
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère, attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,
Dans ses solennités en garde la mémoire.
Je pourrais dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verrait encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir et se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course;
Mais frappé tout à coup par l'éclat glorieux
Que les prophètes saints font briller à mes yeux,
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles,
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.

Dans un temps, qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le Ciel ait borné ses promesses,
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.

Errans, de peaux couverts, etc. Elie était vêtu de peau; Isaïe portait un sac; Abdias ne portait que du pain et de

Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés ils n'adressent leurs voix
Que comme ambassadeurs du Souverain des rois.
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens, dans leur malheur,
De se rassasier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent que Dieu *rejettera sa vigne;*
Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répètent que Dieu, *las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissans sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux:

---

l'eau aux prophètes qui vivaient dans les cavernes; Elisée refuse les présens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchaient pas les avantages de cette vie, quoique sous une loi qui semblait n'en promettre pas d'autres; ils ne songeaient à plaire ni aux peuples ni aux princes. Quelle différence entre de semblables prophètes et ceux qui, chez les Grecs, osant prendre le même nom, vivaient dans le temple de Delphes! Leur attention à faire leur cour aux princes les plus puissans avait fait dire ce bon mot, qu'*Apollon philippisait*, parce que ses oracles étaient toujours favorables à Philippe.

Que sur une autre terre, etc. *Creo cœlos novos et terram novam.... Lupus et agnus pascentur simul.* Is. 65.

Verra la pure, etc. *Ab ortu solis usque ad occasum.... sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Mal. 1.

La terre produira, etc. *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Is. 45.

Du juste de Sion, que les îles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés
Ce juste à leurs regards n'est plus reconnaissable.
Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du Ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, et l'homme de douleurs;
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au supplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps
Présentait à leurs yeux ces tableaux différens?
Ils nous font espérer *un maître redoutable,*
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'admirable.
Son trône est entouré de rois humiliés:
Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds:
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparaît, *et couvert de blessures,*

Sans beauté, etc. *Non est species ei, neque decor..... Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum.... Sicut ovis ad occisionem ducetur...... Et cùm sceleratis reputatus est.* Is. 53.

Quel autre, etc. Est-il naturel de voir toujours le même objet sous deux points de vue si opposés? Cependant, c'est ainsi que tous les Prophètes contemplent Jésus-Christ. Lorsque Moïse et Elie sont avec lui sur le Thabor, quoiqu'ils le voient brillant comme le soleil, ils s'entretiennent avec lui de sa mort et de ses souffrances.

Son trône est entouré, etc. *Et adorabunt eum omnes reges terræ.... Conquassabit capita in terrâ multorum...* Ps. 109. *Percute pastorem, et dispergentur oves.* Zach. 13. *Et aspicient ad me quem confixerunt, et plangent cum planctu, quasi super unigenitum.* Id. 12.

C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement, un peuple est en alarmes ;
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son Fils qui s'avance,
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux ; ce Fils est immolé :
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé :
Le grand-prêtre éperdu dans la fange se roule :
Tout périt, l'autel tombe, et le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs,

David qui voit de loin, *etc.* Les prophètes annoncent en même temps la gloire et l'humiliation du Messie : ce sont, dit S. Augustin, comme deux flûtes rendant des sons contraires, quoique toutes deux remplies par le même souffle. *Duæ tibiæ quasi diversa sonantes, sed unus spiritus ambas inflat.*

Du sein de l'Eternel, etc. *Ex utero ante luciferum genui te.* Ps. 109.

Elevé sur son trône, etc. *Quasi filius hominis veniebat, et usque ad antiquum dierum pervenit..... et dedit ei potestatem et regnum.* Dan. 7.

C'est ce même captif, etc. *Occidetur Christus... et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas..... et erit in templo abominatio desolationis.* Dan. 9. Les prophéties de Daniel sont si claires, que Porphyre les croyait supposées. Qu'on compare à Daniel, *dit*

Pareils à des éclairs, passer les conquérans.
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires :
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grèce, et venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême,
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome ! tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes et des temps.

Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher
Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher ;
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille
Va frapper, sans pâlir, sa victime immobile :
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères :
Pour le sang d'un agneau, que rempli de respect
L'ange exterminateur s'écarte à son aspect ;

Abbadie, Tite-Live, Justin et Polybe, on doutera si ce prophète ne mérite pas aussi bien qu'eux le titre d'historien.

D'un empire vainqueur, etc. *In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur*..... Dan. 2.

Que de tant de maisons au glaive condamnées,
Celles que teint ce sang soient seules épargnées :
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé :
Que le jour de tristesse où le grand-prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grâce et de félicité :
Que par les criminels proscrit pendant l'orage,
Le juste en périssant les sauve du naufrage ;
Qu'il revive, et ne soit victime que trois jours,
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette :
Et sans cesse conduit par un peuple prophète,
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré,
Doit de son règne saint établir la puissance,
Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance.

Et sans cesse conduit, etc. Saint Augustin dit, en parlant des Patriarches, que non-seulement leur bouche était prophétique, mais que toute leur vie l'était aussi. *Illorum non tantùm lingua, sed et vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *Ut verbis, ita et rebus prophetarum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Isaac, Joseph, l'agneau pascal, le serpent d'airain, les villes de refuge d'où l'on ne pouvait sortir qu'à la mort du grand-prêtre, et enfin Jonas.

CHANT QUATRIÈME.

LES empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers que norre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui qui, maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,
Et de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion :
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire :
C'est le prouver assez que conter son histoire.

Je sais bien que, féconde en agrémens divers,
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge, et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles :
Mais à des faits divins mon écrit consacré
Par ces vains ornemens serait déshonoré.
Je laisse à Sannazar son audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne :

Je laisse à Sannazar, etc. J'ai parlé dans ma préface de l'abus que Sannazar avait fait des fictions, dans son poème *de partu Virginis.*

L'âme de mon récit est la simplicité.
Ici tout est merveille et tout est vérité.

Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux, change à son gré la terre.
Avant que le lien de la Religion
Soit le lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire;
Mais un état si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble et des divisions.
Il veut que sur la terre, aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut: la liberté de Rome
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.

Avant que le lien, etc. Polybe et Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'était pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une providence divine; ils ne pouvaient savoir quel était le dessein de cette providence. M. Bossuet nous le fait remarquer, et Origène avait, avant lui fait la même réflexion sur cet empire universel de Rome au temps de J. C. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination des Romains, fut un des plus puissans moyens dont Dieu se servit pour hâter le cours de l'Evangile.

Du dernier coup frappée, etc. La liberté romaine fut frappée d'un si grand coup, que ce peuple si fier, qui avait traité jusque-là les rois avec tant de mépris et de haine, que les poëtes appelaient *populum latè regem*, devint le peuple de la

Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'aurore.
Elle fuit, l'insensée ; avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit;
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations, à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gélon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,

---

terre le plus esclave ; et sous quels maîtres ! Auguste arrive par le sang et les proscriptions au pouvoir suprême ; il le garde pendant quarante ans, fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend, accablé des éloges outrés que les poètes prodiguent à un prince qui les méritait peu, il laisse en mourant son pouvoir au fils de sa femme, dont il connaissait tous les défauts. Son indigne successeur, ennuyé bientôt de la facilité qu'il trouve à établir la tyrannie, s'écriait, en regardant les Romains : *O homines ad servitutem natos !* Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la Religion, voit la main qui les opère.

Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats,
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les poètes, surpris d'un spectacle si beau,
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
Un siècle, disent-ils, *recommence son cours*,
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du ciel une race nouvelle ;
La terre va reprendre une face plus belle ;
Tout y deviendra pur, *et ses premiers forfaits*,
S'il en reste, *seront effacés pour jamais.*

Tant de prédictions qui frappent les oreilles
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'orient alors chacun tourne les yeux ;
C'est de là qu'on attend ce Roi victorieux
Qui, sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs ;
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.

Jérusalem s'éveille, *etc.* Les Juifs étaient si persuadés que le temps du Messie était arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Messie. Ainsi, en même temps qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs Prophètes, les Romains, de leur côté, attendent un grand changement qui, suivant leurs sibylles, doit arriver sur la terre : et dans cette attente générale J. C. paraît.

Des Prophètes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnaît le siècle dont leurs plumes
Ont écrit tant de fois les jours délicieux.
« Il est venu ce temps, l'espoir de nos aïeux,
« Où le fer dont la dent rend les guérets fertiles
« *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
« La justice et la paix s'embrassent devant nous.
« Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
« N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre;
« Le bonheur des humains nous annonce le nôtre;
« Sous un joug étranger nous avons succombé,
« *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé.*
« Mais notre opprobre même assure notre gloire :
« Des promesses du Ciel rappelons la mémoire. »

Cependant il paraît à ce peuple étonné
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître et comme Dieu commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-temps fermés,

Où le fer, etc. *Conflabunt gladios suos in vomeres, et lanceas suas in falces.* Is. 2. v. 4.

Cependant il paraît, etc. Les miracles de J. C. sont avoués par Celse et par Julien l'Apostat qui s'écria : *Qu'a-t-il fait de considérable sur la terre ? A moins qu'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir les malades, etc.* Pourquoi Julien veut-il que ce ne soit pas une grande merveille ?

En maître, etc. Non-seulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler ses serviteurs ; il envoie ses Apôtres prêcher, en leur disant : *Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts.* C'est un maître qui charge de ses commissions ceux qui lui appartiennent.

Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendait une oreille aux sons inaccessible;
Et la langue qui sort de la captivité
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînaient leurs membres inutiles
Qu'à son ordre, à l'instant, ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source;
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux:
Vient-il pour contenter les esprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère,
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour;
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles.

Il ne repousse point, *etc.* J'ai dit au troisième chant que Dieu avait, en faveur des Juifs, renversé l'ordre des élémens. La mer entr'ouverte, le soleil arrêté, sont des miracles qui paraissent plus éclatans que ceux de J. C. Quand on lui demande des signes dans le ciel, il n'en fait point. Ce n'est pas qu'il ne soit le maître de la nature. Quand il mourra, les ténèbres couvriront la terre; mais pendant sa vie, *pertransiit benefaciendo.* Il récompense la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, et prédit que ceux qui croiront en lui en feront de plus grands

Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts :
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle :
Il parle froidement d'une gloire éternelle,
Il étonne le monde et n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né :
Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père :
Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.
Quittons tout pour lui seul, que rien ne nous arrête
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel législateur quel sera le destin ?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.
Que son héros, dit-il, attende avec courage
Tout ce que des méchans lui prépare la rage.
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché* :

Proscrit, frappé, etc. Fameux passage de Platon, appliqué à J. C. par Grotius et M. de Meaux. Cicéron et Sénèque l'ont traduit ; ce dernier par ces mots ; *Extendenda*

Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'oracle est accompli : le Juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre ;
Ils volent : l'univers est rempli de leurs voix.

« Repentez-vous, pleurez, et montez à sa croix,
« Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
« Vous avez fait mourir le Maître de la vie.
« Celui que vos bourreaux traînaient en criminel,
« Est l'image, l'éclat, le Fils de l'Eternel.
« Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,
« Couché dans un tombeau dormait dans la poussière :
« Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé.
« La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
« Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez. » Parole étrange !
Ils commandent de croire : on les croit, et tout change.
Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits ?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur faiblesse.

---

per patibulum manus, désigne clairement le supplice de la croix. Le mot grec, dans Platon, désigne un supplice d'esclave, dans lequel le patient était attaché à un pieu.

Il vit, nos yeux, etc. Non contens d'attester cette vérité, ils la scellent de leur sang. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné et renoncé J. C. pendant qu'il vivait ; ils meurent pour lui quand il a été sacrifié : ils l'ont donc vu ressuscité. Cette belle réflexion est de saint Jean-Chrysostôme.

Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître et sa timidité,
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne :
Languissant, prosterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit présenter,
Loin de lui, s'il pouvait, il voudrait l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.
L'imposture, féconde en discours séduisans,
Eût orné son récit de charmes plus puissans.
Leurs écrits, direz-vous ; dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice.
Trop simples, en effet, et séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire ?
A peine aux yeux mortels leur Maître est disparu,
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense !
Combien de ces témoins, déjà tout pleins de foi,
Juifs circoncis de cœur, ont reconnu pour roi
De la Jérusalem éternelle, invisible,
Celui qui, dans la leur, traité de roi risible,

Par eux, de leur naissance, etc. Qui les obligeait de nous dire qu'ils étaient des pêcheurs ; qu'au jardin des Oliviers ils ne purent veiller une heure avec leur Maître accablé de tristesse, et qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que saint Pierre le renia trois fois ?

D'épines couronné par les mains d'un bourreau,
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau!
Vrais enfans d'Abraham, hâtez donc votre fuite,
Titus accourt. Sortez d'une ville proscrite.

En quel funeste état te découvrent mes yeux;
Ville jadis si belle! O peuple ami des Cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? Sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine?
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasemens, et la peste, et la faim!
Que de maux rassemblés! L'orage éclate enfin;
Le nuage est crevé, je vois partir la foudre.
Jérusalem n'est plus, et le temple est en poudre.
Les feux, malgré Titus, prompts à le consumer,
Ces feux vengeurs, le Ciel saura les rallumer,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce temple de sa cendre.

Que de maux rassemblés, etc. Quarante ans auparavant, Jésus-Christ l'avait prédit. *Dies ultionis hi sunt... erit pressura magna, et ira populo huic.*

Jérusalem n'est plus, etc. Ils ne l'ont jamais pu relever; ils l'entreprirent sous Julien l'Apostat, mais ils furent repoussés par des flammes qui brûlèrent les hommes et les pierres. Ce fait n'est point douteux, puisqu'il est rapporté par un historien païen, et que saint Jean-Chrysostôme l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

Les feux, malgré Titus, etc. Titus qui, lorsqu'il vit le temple en feu, s'écriait: *Sauvez la merveille de l'univers*, ne put empêcher qu'il ne fût entièrement consumé.

« O peuple que je plains ! ton vainqueur est-ce moi?
« C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi :
« Oui, sans doute, le Ciel les punit d'une offense ;
« Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance. »
Ils l'ont bien mérité, ce châtiment affreux :
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père a pour long-temps proscrit ses fils rebelles ;
Le maître a retranché les branches infidèles ;
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat ;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !
Que vois-je ? L'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mère est féconde !
Ils ne font que de naître, et remplissent le monde.

Le sang de leur victime, etc. Ils avaient prononcé contre eux-mêmes cette imprécation, en s'écriant : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* Matth. 27. 25.

Le maître a retranché, etc. Ainsi ce peuple, dépositaire de la révélation, avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ses Prophètes et son Fils ; ce peuple, d'où sont sortis les Apôtres, dispersé jusqu'aujourd'hui, se présente à nous en tous lieux, pour nous rappeler ces paroles de S. Paul : *Noli altum sapere, sed time : si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* Rom. 11.

De ces nouveaux enfans, etc. Ce n'est point ici un de ces dénombremens que grossit une imagination poétique : on le trouvera bien plus considérable dans le traité de Grotius, *De vera Religione*, titre *De admirabili propagatione Religionis.*

On peut bien appliquer au triomphe de la Foi les vers

Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnaissent des lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile et l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille et sort de sa mollesse.
Athènes, ouvrant les yeux, reconnaît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir :
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé, ce Dieu tant cherché par Platon,

---

de Virgile sur le triomphe d'Auguste :

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam vestis, etc.

Tertullien, au second siècle, soutenait que l'empire de Jésus-Christ était plus étendu que ne l'avait été celui d'Alexandre et celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise ; saint Irénée en fait un catalogue encore plus nombreux ; cent ans après, Origène et Arnobe disent que le christianisme est répandu partout où le soleil porte sa lumière.

Athènes ouvrant les yeux, etc. *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*, dit S. Paul dans l'Aréopage, à l'occasion d'un autel qu'il avait trouvé dans Athènes, sur lequel était cette inscription : *Ignoto Deo.* Pausanias, Philostrate et Lucien ont parlé de cet autel.

L'Aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois, détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs Druides,
Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la Foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante !
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin ;
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère ;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire ;
Et vous que, séparant du reste des humains,
Les mers avaient sauvés des fureurs des Romains ;
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,

Qu'offre à leurs dieux, *etc.* Les Druides, qui étaient les prêtres des anciens Gaulois, immolaient aux dieux des victimes humaines. *Hominum fibris consulere deos fas habebant.* Tac. ann. 14.

Tes illustres martyrs, *etc.* Saint Pothin et saint Irénée, successeurs des disciples des Apôtres, fondèrent l'Eglise de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, et les deux rivières teintes de sang.

Lieux où ne put voler, *etc.* Ils ne pénétrèrent pas fort



Je vois dans vos climats la Foi victorieuse.
Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La Croix a tout conquis, et l'Eglise s'écrie :
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie ?

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur ;
Là de son règne saint s'élève la grandeur ;
Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu désirable.
Sur ses degrés sanglans je ne vois que des morts :
C'était pour en tomber qu'on y montait alors.
Dans ces temps où la foi conduisit aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les Pasteurs espéraient des supplices plus grands.
Tel fut chez les chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente !
Quels tourmens inconnus que la fureur invente !
De bitume couverts ils servent de flambeaux ;
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux ;
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dressés !

---

avant dans la Germanie ; ils connurent peu les peuples du Nord ; à peine savaient-ils, du temps d'Agricola, que l'Angleterre était une île.

De bitume couverts, etc. Ce supplice qu'on faisait souffrir aux chrétiens est rapporté par Tacite : *Pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut inflammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur.*

Combien de bourreaux las, de glaives émoussés !
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment Chrétiens, et leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices :
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :
Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons ;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
D'éterniser son nom la ridicule envie
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bûcher Peregrin, las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfans,
Qu'immolaient les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire,
Couraient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire ?

Plaignez, me dira-t-on, leur triste aveuglement.
L'erreur a ses martyrs : le bonze follement
Ose offrir à son Dieu, stérile sacrifice,
Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.
Victime d'un usage antique et rigoureux,

Lorsque sur un bûcher, etc. Peregrin, philosophe cynique, qui, après avoir été quelque temps chrétien, se brûla par vanité aux jeux olympiques; de même que Calanus, philosophe brachmane, s'était brûlé du temps d'Alexandre. Ces philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

Victime d'un usage, etc. Bernier, très-fidèle voyageur, as-

La veuve, sans frémir, s'élance dans les feux
Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre :
Chez un peuple insensé cette loi vit encore.
Egarement cruel ! loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le Ciel les favorise,
Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit et de haine et d'horreur,
Cet infernal tyran dont nos maux font la joie.
A la voix des chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentait il s'enfuit consterné;
Le prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'empire et sans peine et sans gloire,
Lorsque l'homme, emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,

---

sure avoir été spectateur d'une de ces affreuses cérémonies.

Oui, de ses plus grands, etc. Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons surnaturels et de leur pouvoir sur les démons. Ils ne sont point dans l'erreur, puisqu'ils chassent le prince du mensonge. A l'égard des dons surnaturels, comme de parler diverses langues, de les interpréter, de prophétiser, etc., ils étaient si communs et si publics, que S. Paul, 1. *Corinth.* XII, en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainsi à toute une Eglise, si ces faits n'avaient pas été certains? Un homme peut se vanter à faux d'avoir le don des miracles; mais il ne fait point croire à d'autres qu'ils ont le même don, s'ils ne l'ont pas.

Des corps qu'il tourmentait, etc. A la vue même des païens, comme leur dit Tertullien : *De corporibus nostro imperio excedunt inviti, et dolentes, et vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

Au plus vil imposteur se livrait sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus ; la Grèce la première
A su du moins ouvrir la route à la lumière.
On la cherche : Platon par ses fameux écrits
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des écoles célèbres
De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
Le grave philosophe est partout révéré :
Souvent même à la cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, et sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse et Porphyre :
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il fallait nous porter des coups plus sérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et sur ces fondemens renverser notre histoire.
Qui ne sait que railler évite un vrai combat.

Mais ces temps ne sont plus, etc. Le goût de la philosophie s'était répandu partout : le platonisme était le système dominant. On ne peut pas dire que le christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paraissent simples et grossiers, ne nous imaginons pas qu'ils aient persuadé des hommes simples et grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine, par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la Religion chrétienne en deviennent les défenseurs ! On voit, dans les trois premiers siècles, des Cyprien, des Tertullien, des Origène, des Arnobe et des Lactance : dans les deux siècles suivans, des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostôme, des Eusèbe, des Jérôme, des Ambroise, des Cyrille; enfin, un Augustin, l'un de ces rares et vastes génies qui font l'admiration de tous les siècles.

On traite les chrétiens d'ennemis de l'état.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le ciel prendre son origine.
Ainsi que dans leurs mœurs, tout est pur dans leurs lois.
C'est par eux qu'on apprend à respecter les rois,
Et que même aux Néron on doit l'obéissance.
« *De Dieu*, nous disent-ils, *descend toute puissance;*
« Le prince est son image, et, maître des humains,
« Tient du Maître des cieux le glaive dans ses mains.
« Sujets, obéissez : le murmure est un crime. »
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts.
Les chrétiens sont toujours fidèles aux Césars.
Ont-ils donc par faiblesse une âme si soumise ?
Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit et tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de tristes mourans qui fermaient leur paupière
Sont tout à coup rendus à la douce lumière !
Et du fond des tombeaux que de morts rappelés !
De deux camps ennemis par la soif désolés,
Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase,
L'un périt, le ciel tonne, et la foudre l'écrase;
Et tandis que ses feux écartent le Germain,
Un torrent salutaire abreuve le Romain :
Le soldat demi-mort dans une heureuse pluie
Trouve tout à la fois la victoire et la vie.

De deux camps ennemis, etc. Tertullien renvoie deux fois les païens à la lettre de Marc-Aurèle sur ce miracle que Claudien attribue aux enchanteurs, *vis ubi nulla du-cum, etc.* de 6. cons. Hon.

De ce bienfait le prince admire les auteurs,
Et le peuple obstiné les appelle *enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre !
Le charme vient du Ciel, quand il change la terre.

Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur,
La croix est l'ornement du front d'un empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui promit sa victoire.
Cérès dans Eleusis voit ses initiés
Fouler robe, couronne et corbeille à leurs pieds.
Diane, tu n'es plus ; soutiens de ta puissance,
Tes orfévres d'Ephèse ont perdu l'espérance.
Les temples sont déserts, et le peuple interdit,
Renversant l'encensoir de son dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes lois ;
Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des martyrs fertiles en miracles
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles,
On implore un mortel qu'on avait massacré,
Et l'on brise le dieu qu'on avait adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-temps s'oppose

Tes orfévres d'Ephèse, etc. On lit dans les Actes des Apôtres, *chap.* XIX, la sédition qu'excitèrent contre eux les orfévres qui gagnaient leur vie à faire de petits temples d'argent de la grande Diane d'Ephèse.

Enfin, comme Apollon, etc. Il est certain que tous les oracles cessèrent quelques temps après Jésus-Christ.

A ce torrent vainqueur, etc. Ce n'est point l'autorité des

Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est temps de venger les chrétiens:
Du sang de tes enfans, grand Dieu! tu te souviens:
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans! tes vengeurs sont tout prêts,
Et Rome va tomber d'une chute éternelle
Ainsi que Babylone et ta ville infidelle!

Oui, c'est ce même Dieu qui sait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent,
Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur,
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
Instrumens de colère et verges méprisables.
Que prétend Attila? Que demande Alaric?

---

empereurs qui a fait tomber le paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint long-temps ses dieux; mais la chute de Rome entraîna celle du paganisme.

Ainsi que Babylone, etc. La punition de ces trois villes a été différente. On ne trouve plus sur la terre aucun reste de Babylone, et l'on ignore où a été sa place. On trouve les restes de Jérusalem, mais nulle trace de son temple. Rome tant de fois ravagée subsiste avec gloire.

Que prétend Attila, etc. Alaric, roi des Goths, saccagea Rome en 410. Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ravagea, en 452, plusieurs villes d'Italie. Il allait à Rome; mais les prières du Pape saint Léon l'arrêtèrent. Genseric, roi des Vandales, la prit en 455, et la livra au

Où s'emporte Odoacre ? Où vole Genseric ?
Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle
Du maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur ;
Rome antique est livrée au barbare en fureur :
De sa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un apôtre et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée et conquérans sans guerre,
A la triple couronne ont asservi la terre.
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes états ;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois ;
Ils en ont le respect et l'humble caractère.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de père !

D'une Religion si prompte en ses progrès
Si j'osais jusqu'à nous compter tous les succès,
Peindre les souverains humiliant leur tête,
Et la suivre partout de conquête en conquête,
Quel champ je m'ouvrirais ! quel récit glorieux !
Mais que pourrais-je apprendre à quiconque a des yeux ?
L'arbre couvre la terre, et ses branches s'étendent
Partout où du soleil les rayons se répandent.

---

pillage. Odoacre, roi des Hérules, acheva, en 476, de détruire l'empire romain en Italie.

De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de sa croix attira tout à lui.
Dans le temps que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurais-je mieux connu, quand j'aurais pu le suivre
Des rives du Jourdain au sommet du Thabor?
Non, maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moïse avec Elie.
Tout Prophète l'annonce et la loi le publie.
Ses Apôtres enfin sont sortis du sommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produits leur réveil !
C'est en mourant pour lui qu'ils lui rendent hommage.
Ils sont tous égorgés : voilà leur témoignage.
Je le vois, c'est lui-même, et je n'en puis douter.
Mais c'est peu de le voir, il le faut écouter.
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre
Me répète la voix que le Ciel fit entendre
Quand le Thabor brilla de l'un de ses rayons :
Oui, *c'est ce Fils si cher;* écoutons et croyons.

« Le joug qu'il nous impose est, dit-on, trop pénible ;
« Ses dogmes sont obscurs, sa morale est terrible :
« Nos esprits et nos cœurs sont en captivité. »
D'une nouvelle ardeur justement transporté,
De ces plaintes je veux repousser l'injustice.
Il n'est pas temps encor que ma course finisse :
Poursuivons le déiste en ses détours divers.
Quel sujet fut plus grand et plus digne des vers ?

Des rives du Jourdain, etc. Je parle suivant l'opinion commune : les évangélistes ne nomment pas la montagne.

CHANT CINQUIÈME.

Le Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumière,
Avant que les mortels sortis de la poussière
Aux rayons du soleil eussent ouvert les yeux,
Avant la terre, avant la naissance des cieux,
Eternelle puissance et sagesse suprême,
Le Verbe était en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'homme à la fois,
Peut-il, toujours égal... Je m'arrête, et je crois.
Faible et fière raison, dépouille ton audace.
Le vent souffle, qui peut en découvrir la trace?
Etonnés de son bruit, nous sentons son pouvoir:
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici-bas que mon âme ressente,
La foi, fille du Ciel, devant moi se présente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé:
Et m'éclairant du feu dont son cœur est brûlé:
« Viens, dit-elle, suis-moi. L'éclat que je fais luire,

Le Verbe égal à Dieu, etc. *Dieu ne produit nécessairement que son égal: il n'a créé tout le reste que par sa bonté. S'il n'avait rien créé, l'être manquerait à tout ce qu'il n'aurait pas voulu faire; mais rien ne lui manquerait, parce qu'il est* celui qui est. *M. Bossuet.*

Le vent souffle, etc. *Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quò vadat.* Joan. 3. v. 8.

« Quand tu baisses les yeux, suffit pour te conduire.
« Est-ce le temps de voir que le temps de la nuit?
« En attendant le jour, docile à qui t'instruit,
« Tu dois à chaque pas plus adorer qu'entendre,
« Plus croire que savoir, et plus aimer qu'apprendre. »
Faut-il, dit le déiste, enchaîner la raison?
N'est-elle pas du Ciel le plus précieux don?
Et pouvons-nous penser qu'en nous l'Etre suprême
Veuille étouffer un feu qu'il alluma lui-même?
Il l'alluma sans doute, et cet heureux présent
Par son premier éclat guidait l'homme innocent.
Aujourd'hui presque éteinte, une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'âme criminelle :

Faut-il, etc. Ceux qui opposent aux mystères la répugnance de la raison ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de sa démonstration, et non du consentement de notre raison. Or toute vérité révélée est démontrée ; sa révélation est sa démonstration : et toute vérité qui a une démonstration a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'est le principe que Loke établit dans sa troisième réplique à Stillinfléet : *La fidélité de Dieu est une démonstration à tout ce qu'il révèle, et le manquement d'une autre démonstration* (savoir celle que la raison y pourrait ajouter) *ne rend pas douteuse une proposition démontrée.*

Ne prête qu'un jour, etc. Nous ne pouvons avoir que trois guides : les sens, la raison, la révélation. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles, et encore avec incertitude. L'âme étant enveloppée dans le corps, la raison, qui ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le seul fondement d'une religion, comme les déistes le prétendent. La diversité des systèmes de métaphysique prouve l'incertitude de la raison. Il faut donc un autre flambeau à des âmes qui sont, comme dit Virgile, *clausæ tenebris et carcere cæco.*

Mais la foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur,
Quand par bonté pour eux un Dieu se manifeste !
Il leur en dit assez : qu'ils ignorent le reste.
Jusques au temps prescrit le grand livre est scellé.
Pour nous confondre, hélas ! que n'a-t-il pas voilé ?
Pourrons-nous pénétrer ses mystères sublimes,
Quand ses moindres secrets sont pour nous des abîmes ?
La nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir :
Le livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir.
Que de siècles perdus, sans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire !
Et lorsque nos besoins, le temps et le hasard
Nous contraignent enfin d'y jeter un regard,
Instruits de quelques faits, en savons-nous les causes ?
Attentif au spectacle, en vain tu te proposes,
Philosophe orgueilleux, d'en suivre le dessein.
En vain tu veux chercher la nature en son sein :
Là tu trouves écrit : *Arrête, téméraire ;*
Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire.
Oui, même en ces objets si présens à nos yeux,
Tout devient invisible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuse
Borne aussi des humains la vue ambitieuse.
Pour sonder la nature ils font de vains efforts :
Ils en verront les jeux, et jamais les ressorts.

Jusques au temps, etc. *Clausi sunt, signatique sermones usque ad præfinitum tempus.* Dan. 12.

Ils en verront, etc. Nous nous vantons dans notre siècle d'avoir découvert l'électricité : quand pourrons-nous l'expliquer ?

Partout elle nous crie : *Adorez votre Maître,*
Contemplez, admirez, jouissez sans connaître.
D'une attentive étude embrassant le parti,
Du sein de l'ignorance un mortel est parti.
A-t-il tout parcouru ? pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor son savoir le ramène.
Tu rougis, fier mortel ; prêt à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle est la gloire :
Faisons de ton esprit l'humiliante histoire.

L'intérêt nous donna nos premières leçons :
L'amour de nos troupeaux, le soin de nos moissons
Nous firent d'un temps cher devenir économes,
Et la nécessité nous rendit astronomes ;
Pouvions-nous mieux régler nos travaux et nos jours
Que sur ces corps brillans, si réglés dans leurs cours?
Le peuple qui du Nil cultivait le rivage
Les observa long-temps sous un ciel sans nuage.
Pour mieux les contempler sous différens cantons,
Il les partage entre eux, et leur cherche des noms.
Cassini, Galilée, excusez vos ancêtres :
Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres
Ne virent dans le ciel que chiens, beliers, taureaux ;
Vous y saurez un jour porter des noms plus beaux.

L'intérêt nous donna, etc. L'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, filles de l'intérêt, commencèrent chez les Egyptiens. *Comme leur ciel était pur et sans nuage*, dit M. Bossuet, *ils furent les premiers à observer les astres, et pour reconnaître leurs terres, couvertes tous les ans par les débordemens du Nil, ils furent obligés de recourir à l'arpentage.*

Saturne et Jupiter vanteront leur cortége.
Mais de l'antiquité quel est le privilége ?
Les noms qu'auront forgés ces grossiers laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît sous la Balance !
De son cruel voisin détestons la puissance.
Horace frémira s'il sait que le hasard
En naissant l'a frappé de ce triste regard.
Sous la voûte des cieux notre histoire est écrite.
Dans ce livre fatal plus d'un Cardan médite :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-même prodiguez vos bienfaits à Morin ;
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous fasse trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé
Rappelle par ses cris le soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant vient troubler la nature

Saturne et Jupiter, etc. Les satellites de Jupiter furent appelés les *Médicis* par Galilée, qui vivait sous les Médicis ; et M. Cassini appela *Bourbons* les satellites de Saturne qu'il découvrit sous Louis XIV.

Dans ce livre fatal, etc. Cardan, fameux médecin et astrologue, fut un de ces hommes qui en imposent aux autres avec un peu de science et beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoscope de J. C. Il avait prédit une vie longue et brillante à son fils aîné, qui cependant, à l'âge d'environ trente ans, eut la tête coupée à Milan pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa Météorologie. On prétend que Cardan, qui avait prédit le temps de sa mort, se laissa mourir de faim quand le temps prédit arriva.

Vous-même prodiguez, etc. Astrologue qui eut accès auprès de ces deux ministres, et une pension du second.

Par son étincelante et longue chevelure ?
Qu'un si grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te causer de terreur :
D'un important courroux ces députés sinistres,
Si ce n'est pour des rois, partent pour des ministres.
Le ciel a du loisir, on nous fait trop d'honneur :
Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes astres, ô ciel, n'éteins pas la lumière :
Verrons-nous sans pâlir tomber notre salière ?
Rassurez-nous, devins, charmes, enchantemens,
Amulettes, anneaux, baguettes, talismans,
Et tant d'autres secours qu'embrasse une ignorance
Si folle dans sa crainte et dans son espérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux essaim
Dans l'Egypte produit s'échappe de son sein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grèce.
Un peuple qu'endormaient dans une longue ivresse

De toutes nos erreurs, *etc.* L'Egypte fut la mère des sciences et des erreurs. Les unes et les autres passèrent d'abord en Grèce. Je ne sais pourquoi quelques-uns de nos savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la physique chez les Grecs. Si l'on juge de la physique des Grecs par le traité de Plutarque, *des opinions des philosophes*, quel amas d'extravagances! Anaximènes disait que les étoiles étaient fichées dans le cristal du ciel comme des têtes de clous. Anaxagore débitait que le ciel était de pierre, et le soleil une pierre de feu aussi grande que le Péloponèse. Quand les philosophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'est pas savante. Les sages de la Grèce, occupés de la morale, négligèrent l'étude de la nature. Thalès cependant se douta que le soleil devait être plus grand que le Péloponèse, et entrevit la rondeur de la terre.

La musique, les vers, les danses et les jeux,
D'Apelle, de Scopas, et d'Homère amoureux,
Consacrant aux beaux arts ses yeux et ses oreilles,
Du ciel et de la terre oublia les merveilles.
Leurs sages rarement en parurent frappés;
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de son héros, au lieu de la nature
Lucrèce leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre et non de discourir,
L'art des enfans de Mars fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde;
Le soleil, disaient-ils, va se coucher dans l'onde;
La voûte dont le ciel a pour base la mer
Sous son dôme brillant couvre la terre et l'air,
Et le vieux Océan, père de la nature,
Etend autour de nous son humide ceinture.
Tels étaient leurs progrès, lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Faible par sa grandeur, ce n'était qu'avec peine
Que sur la terre encor Rome étendait sa chaîne.
D'esclaves trop nombreux son empire accablé
Malgré son double appui se sentit ébranlé;

Le soleil, etc. Quelques peuples s'imaginaient que la terre était portée par des éléphans. Les Grecs et les Romains croyaient que la nuit les astres s'allaient rafraîchir dans la mer; que le ciel nous couvrait comme une voûte, et que l'Océan environnait la terre. Cosmel l'égyptien débite comme l'opinion commune de son temps que le soleil se couchait derrière une montagne. De là l'inégalité des jours, suivant qu'il se couchait au haut ou au bas de la montagne.

Malgré son double appui etc. L'empire d'Orient et d'Occident.

Et lorsque par les mains du conquérant Hérule
Le trône des Césars tomba sous Augustule,
Sa chute fit trembler celui des Constantins.
Le fameux imposteur, suivi des Sarrasins,
Jeta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que sous un autre nom rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ses marais;
Du jour que le second de ses fiers Mahomets,
La gloire du croissant et la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Bysance et Trébisonde.
Jour cruel! jour fatal! où sur tant de trésors,
Antiques monumens respectés jusqu'alors,
Par la destruction signalant sa puissance,
Le barbare étendit sa stupide vengeance.
Que nos plus beaux palais de cendres soient couverts:
Mais pourquoi tant d'écrits à nos regrets si chers
Sont-ils brûlés pour toi, vainqueur impitoyable?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.

Jeta les fondemens, etc. L'empire des Califes, dont Mahomet jeta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs et des Sarrasins.

Que nos plus beaux palais, etc. Quand Mahomet II se rendit maître de Constantinople, les palais des empereurs, les statues, les tableaux et des bibliothèques plus précieuses encore que tant de rares monumens de l'antiquité furent brûlés par un peuple ennemi des arts et des sciences. Les Musulmans avaient déjà, en 641, chauffé les bains d'Alexandrie avec les livres de cette fameuse bibliothèque. Le Calife, consulté sur ce qu'on devait faire des livres, répondit: *S'ils sont contraires à l'Alcoran, il faut les brûler; s'ils n'y sont pas contraires il faut les brûler encore, parce que l'Alcoran suffit.* Que de trésors nous a enlevés cette décision!

Que crains-tu ? son empire est partout affermi,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi,
Trouvant l'art d'obscurcir, le maître des ténèbres,
Forme dans ses écrits tous ces docteurs célèbres,
Qui, le dilemme en main, prétendent de l'*abstrait*
Cathégoriquement diviser le concret.
Quand viendra ton vengeur, ô raison qu'on outrage!

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvait de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la nature entière était sans spectateurs.
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend, quelle étrange nouvelle!
Qu'au-delà de ce monde il est un monde encor;
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que soit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchissons-nous l'abîme?
Si long-temps sur sa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'insecte a-t-il rampé si loin?

Trouvant l'art d'obscurcir, *etc.* Aristote, dont la longue et étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Cicéron dit qu'Aristote est inconnu même aux philosophes: *Aristoteles ipsis philosophis ignotus.* Le père Rapin, qui en a fait un pompeux éloge dans ses réflexions sur la philosophie, avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, et pour donner de l'exercice aux siècles suivans. Aristote n'est pas coupable de son obscurité. Ses écrits sont venus jusqu'à nous très-défigurés.

Un Génois nous apprend, *etc.* Christophe Colomb, Génois, auquel on doit la découverte de l'Amérique.

Un aimant (le hasard dans l'air le fit suspendre)
En regardant le pôle, aux yeux qu'il doit surprendre
Révéla cet amour qu'on ne soupçonnait pas,
Amour heureux pour nous, et fatal aux Incas.
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde;
La boussole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports,
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes
(Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes!)
Donnent enfin naissance aux désirs curieux,
Et la terre ramène à l'étude des cieux.

Faibles amas de sable, ouvrages de la cendre,
Deux verres (le hasard vient encor nous l'apprendre)
L'un de l'autre distans, l'un à l'autre opposés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés,
Font crier en Zélande, ô surprise! ô merveille!
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,

Amour heureux pour nous, etc. Cette propriété de l'aimant découverte nous procura la boussole avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre, on étudia la nature et l'astronomie. Mais les Incas, qui étaient depuis six cents ans les rois du Pérou lorsque les Espagnols y arrivèrent conduits par Pizaro, eurent bien sujet de détester la boussole et les Espagnols.

Deux verres, etc. Le télescope trouvé dans la Zélande par les enfans d'un lunetier, au commencement du dix-septième siècle, fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'astronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainsi dire, un ciel tout nouveau.

Il brise les cristaux, les cercles et les cieux ;
Tout change par l'arrêt du hardi Galilée,
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos le soleil à son tour,
Centre de l'univers, roi tranquille du jour,
Va voir tourner le ciel et la terre elle-même.
En vain l'inquisiteur croit entendre un blasphème ;
Et six ans de prison forcent au repentir
D'un système effrayant l'infortuné martyr.
La terre nuit et jour à sa marche fidelle
Emporte Galilée et son juge avec elle.
D'un monde encor nouveau que d'habitans obscurs
Vous tirez du néant, illustres Réaumurs !
Pourquoi, sans spectateurs, tout un peuple en silence
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?

Centre de l'univers, etc. Puisqu'en poésie on appelle souvent l'univers la terre seule, on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre et les autres planètes.

Et six ans de prison, etc. La détention de Galilée ne fut que de trois ans, et ce n'est point précisément comme auteur du système du mouvement de la terre que cet astronome fut condamné par l'inquisition : il fut condamné comme *relaps*, parce que déjà ayant été cité au tribunal, il avait promis de ne plus parler en public de sa découverte, à cause des erreurs où les esprits bornés se laissaient entraîner par les conséquences fausses qu'ils en tiraient. Galilée, loin de tenir sa parole, s'était fait de nouveaux partisans dont la conduite aurait pu causer de grands troubles dans l'Eglise.

D'un monde encor nouveau, etc. Le microscope a fait connaître aux observateurs, et surtout à l'illustre Réaumur, un nombre infini de merveilles que nos yeux ne pouvaient découvrir sans ce secours.

Sans un verre nos yeux ne le connaîtraient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages ;
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu de ses secrets jaloux,
Pour regarder si haut quels yeux espérons-nous ?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté jusqu'alors inconnue
A plus d'une merveille eut su nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux, du soin de les chercher,
Naître l'heureux dégoût des questions si folles
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,
Le héros de Stagyre allumait la fureur.
Du vide la nature avait encor horreur ;
Rassurons-nous pourtant : le jour commence à naître ;
Nous allons tous penser ; Descartes va paraître.
Il vit toujours caché ; mais ses brillans travaux
Forment ses sectateurs ainsi que ses rivaux.
Ils tiennent tout de lui, leurs armes et leur gloire,
Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.

Pour regarder si haut, etc. « Nous ne savons pas ce qui « est à nos pieds, *disait Démocrite, au rapport de Cicéron*, « et nous voulons parcourir les cieux : » *Quod est ante pedes nemo videt, et cœli scrutamur plagas.*

Le héros de Stagyre, etc. Aristote dont le règne a été si long que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

Il vit toujours, etc. Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suède où il est mort, que de contradictions il essuya ! et que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la raison !

Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas :
Nous courons ; mais sans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumière,
Londres de son Newton ne serait pas si fière.

Par eux l'esprit humain qu'ils honorent tous deux,
Instruit de sa grandeur, la reconnaît en eux.
Mais sitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'esprit humain par eux apprend son impuissance.
Descartes le premier me conduit au conseil
Où du monde naissant Dieu règle l'appareil.
Là d'un cubique amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverse figure ;
Là ces angles qu'entr'eux brise leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fait tourner la matière,
Se changent en subtile et brillante poussière.
Newton ne la voit pas ; mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir,
Exerçant l'un sur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un et l'autre s'attire,
Tandis qu'au même instant et par les mêmes lois,
Vers un centre commun tous pèsent à la fois.
Qui peut entre ces corps de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale ?

Descartes le premier, etc. Il n'a donné lui-même son système du monde que comme une hypothèse.

Exerçant l'un, etc. Suivant le système de Newton, les corps mus dans le vide s'attirent entr'eux en raison directe de leurs masses, et inverse du carré de leurs distances, et par les mêmes lois de l'attraction sont poussés vers le centre commun.

L'algèbre avec honneur débrouillant ce chaos
De ses hardis calculs hérisse son héros.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'ose vous distraire et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle?
La pesanteur.... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous.

Au sortir d'un repas, dans votre sein paisible,
Quel ordre renouvelle un combat invisible?
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment,
Qui bientôt liqueur douce ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'entraîne?
Dans un autre combat non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, espoir d'un malheureux,
Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie
Qui tantôt en fureur et tantôt endormie
A fait trêve avec nous le jour de son sommeil?
Mais au jour de colère exacte à son réveil
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
Tous nos esprits subtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur course: en désordre comme eux,
L'âme même s'oublie; et dans ce trouble affreux,

Au sortir, etc. Est-ce la trituration ou la fermentation, ou les deux ensemble? La différence des sentimens prouve l'incertitude de la cause.

La mort, prête à frapper, déjà lève sa foudre.
Que d'alarmes! quels maux apaise un peu de poudre!
Des systèmes savans épargnez-vous les frais
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais:
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout est mystère en vous-même, à vous-même;
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets,
Quand ce corps, de notre âme esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable!
De la Religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeler
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance?
La peste la ravage, et d'affreux tremblemens
Précèdent la fureur de ses embrasemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux son roi la déshonore.
L'être pensant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes états, aveugle et sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,

Et ces brillans discours, etc. Après nous être moqués des anciens philosophes, nous semblons y revenir: par ces mots *d'attraction, gravitation, etc.*, nous rappelons les qualités occultes, les atomes indivisibles, le vide, etc. Nous circulons de systèmes en systèmes, et nous revenons toujours au même point, qui est l'ignorance.

Est un roi qui commande à des sujets rebelles;
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son état, tu le sais, attend le même sort:
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le sais dès long-temps; mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avait-il du moins rendu le tout parfait?
S'il ne l'a pu, ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi, j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'enlève.
Il suffit qu'un instant la foi me le soulève;
J'en vois assez et vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur et la raison.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du Maître;
L'univers est son temple, et l'homme en est le Prêtre:
Le temple inanimé, sans le Prêtre, est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme, adorer la puissance
Et rendre le tribut de la reconnaissance.
Ce tribut dura peu: l'ordre fut renversé,
Quand par le Prêtre ingrat le Dieu fut offensé;
La nature perdit toute son harmonie:
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance et la mort.

Fut la pente, etc. *L'homme livré à la concupiscence*, dit M. Bossuet dans ses Elévations, *la transmet à sa postérité; si tôt que tout naît dans la concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant? Il est enfant d'Adam; voilà son crime.*

Mais ces fils n'étaient pas ; une race future....
Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre justice à mesurer les coups ?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous ?
La terre ne fut plus un jardin de délices.
Ministre cependant de nos derniers supplices,
Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un ciel pur, semblait nous respecter.
Hélas ! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
Une seconde fois frappant notre séjour,

Est-ce à notre justice, etc. Nous ne devons pas juger de la justice divine par la nôtre. La nôtre est une justice d'égal à égal : la divine est une justice de l'infini au fini, du Créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs pères ; et n'avons-nous pas des lois qui dégradent de noblesse non-seulement le criminel, mais toute sa postérité ? Ces lois ne nous paraissent pas injustes. J'avoue, dit Cicéron, qu'il est dur de punir les enfans du crime de leurs pères ; mais les lois l'ont sagement établi, afin que l'amour des pères pour leurs enfans les rende plus attachés à la patrie. Ainsi c'est Lépide qui a été cruel envers ses enfans, et non celui qui a jugé Lépide en ennemi. *Nec verò me fugit quàm sit acerbum, parentum scelera filiorum pœnis lui ; sed hoc præclarè legibus comparatum est, ut charitas liberorum amiciores parentes reipublicæ redderet. Itaque Lepidus crudelis in liberos, non is qui Lepidum hostem judicat.* Nous devons dire, suivant ce beau mot de Cicéron, que c'est Adam qui a été cruel envers nous, et non pas Dieu, et en conclure l'obligation que nous avons à Jésus-Christ qui, non-seulement a intercédé pour nous, mais a satisfait.

Une seconde fois, etc. Voilà le second supplice de la terre, le déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général

Le Ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits et partout désolée,
Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
Et s'élever sur elle en ténébreux nuages
De funestes vapeurs, mères de tant d'orages.
Les saisons en désordre et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance,
Au criminel soumise obéit à regret,
Se cache à nos regards et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu, rendu visible,
Précipitant du ciel tous les astres éteints,

---

n'ait flétri sa beauté, altéré la pureté de l'air, et n'ait été cause que la vie de l'homme a été depuis si abrégée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de la terre? Y avait-il un équinoxe perpétuel avant le déluge? et le printemps dont les poètes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t-il été véritable, comme Brunet l'a prétendu? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la nature, et dans la révision de l'Histoire du ciel, pour appuyer cette conjecture; mais je me borne à dire que, par ses sables, ses crevasses, ses exhalaisons funestes, la terre nous présente en mille et mille endroits les marques du grand coup dont elle a été frappée; que la nature souffre et gémit, comme le dit S. Paul, Rom. 8: *Exspectatio creaturæ revelationem filiorum Dei exspectat. Vanitati enim creaturæ subjecta est non volens... Omnis creatura ingemiscit et parturit...* L'origine du mal physique, ainsi que celle du mal moral, est la même, c'est-à-dire le péché du premier homme.

Remplacera le jour et sera pour ses Saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévère, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache, et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre ? Il peut nous ravir sa lumière :
Par grâce il ne veut pas la couvrir tout entière.
Qui la cherche est bientôt pénétré de ses traits ;
Qui ne la cherche pas ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité j'admire un tendre père ;
Et je ne vois partout que rigueurs et bontés,
Châtimens et bienfaits, ténèbres et clartés.

Si ma Religion n'est qu'erreur et que fable,
Elle me tend, hélas ! un piége inévitable.
Quel ordre ! quel éclat et quel enchaînement !
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies !
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Dogmes, raisonnemens, écrits, tradition,
Tout s'accorde, se suit ; et la séduction

Remplacera le jour, etc. La Jérusalem céleste *non eget sole, neque lunâ; nam claritas Dei illuminabit eam, et lucerna ejus est Agnus.* Apoc. 21.

Si ma Religion, etc. Cette pensée de La Bruyère est fameuse : *Si ma Religion était fausse, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il était inévitable de ne pas donner tout au travers, etc.* Cette pensée est imitée de ces belles paroles de Richard de Saint-Victor : *Domine, si error est, quem credimus, à te decepti sumus : quoniam iis signis prædita est Religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous fait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper?
Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur qu'il semble autoriser
D'abuser de son nom pour nous tyranniser?

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance,
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance?
De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos Prêtres de leur zèle ont allumé les flammes;
Ils ont couru partout pour conquérir des âmes:
Des esclaves partout ont chéri leurs vainqueurs.
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs!

Si des rives du Gange aux rives de la Seine,
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talapoins, munis d'un long sermon,
Accouraient nous prêcher leur Sommonokodon,

Si des rives, etc. Cette pensée est encore dans La Bruyère. *Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roi très-chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux Talapoins, qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfans, à nous-mêmes; avec quelle risée, quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes! Nous faisons cependant à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très-folles et très-ridicules, et ils supportent nos religieux et nos Prêtres... Qui fait cela en eux et en nous? Ne serait-ce pas la force de la vérité?*

Ou que, prédicateurs au bon sens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches austères,
De par le grand prophète, en termes foudroyans,
Vinssent nous proposer d'être de vrais croyans;
Quelle moisson de cœurs feraient de tels apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le sein de la virginité,
Un Dieu pauvre, souffrant, mort et ressuscité,
Ne commande par eux que pleurs et pénitence.
Est-ce de leurs discours la brillante éloquence
Qui peut à sa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix!

Celui qui l'a prédit opère ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra son oracle.
Sa loi sainte sera publiée en tous lieux :
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin, la raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumière à la sienne contraire.
Mais son flambeau s'unit au flambeau de la Foi,
Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair; je l'adore et m'écrie :
Trois fois saint est le Dieu qui m'a donné la vie!

De l'horreur du néant à ton ordre tout sort :
En toi seul est la vie, et sans toi tout est mort,
O Sagesse! ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage!
Du Très-Haut, ton égal, la parole et l'image!

Tout peuple, etc. Il n'est pas nécessaire que toute la terre ait été convertie; il suffit qu'elle ait entendu ce qui a été prédit et accompli.

Quand, sous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu! ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,
Que ta Religion est partout répandue,
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles pour eux refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre;
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle, environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent du premier Être;
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connaître?
Ouvre leurs cœurs; mes vers ne les pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent dont la bouche profane
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armait d'une fureur nouvelle:
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai cru que ma main la pourrait soutenir:
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir,
Et mon zèle peut-être irrite ta colère,
Quand je crains pour ta gloire et celle de ton Père.
O crainte que la foi doit chasser de mon cœur!
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.
Du prince des enfers que la rage frémisse;

L'arche sainte, etc. Personne n'ignore la punition terrible d'Osa qui, voyant l'arche près de tomber, courut pour la soutenir.

Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice :
Quand mes yeux le verraient tout prêt à succomber,
L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

L'arche du Dieu, etc. La fureur avec laquelle elle est attaquée depuis quelque temps est cause que la main invisible qui la soutient ne doit plus être invisible pour nous. L'Évêque de Londres, comme je l'ai rapporté dans le troisième chant, se plaignait autrefois de ce que son diocèse était le *théâtre des attentats contre la Religion*. Ce théâtre a changé de place ; et la France qui, dans le dix-septième siècle, voyait la Religion défendue par ses grands hommes (elle en avait alors en tous genres), se voit aujourd'hui inondée d'ouvrages dont l'objet est de renverser toute religion, qui ne sont pas, à la vérité, composés par de grands hommes, mais auxquels un certain attrait, qui les fait lire, ne manque jamais. Mais les efforts de l'impie sont vains; et malgré tous les systèmes auxquels il a recours ;

L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

CHANT SIXIÈME.

Non, des mystères saints l'auguste obscurité
Ne me fait point rougir de ma docilité :
Je ne dispute point contre un Maître suprême.
Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?
Dans un sombre nuage il veut s'envelopper :
Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.
Que me faut-il de plus ? Je marche avec courage,
Et content du rayon j'adore le nuage.
Il a dit, et je crois. Aux pieds de son auteur
Ma raison peut sans honte abaisser sa hauteur.

Mais pourquoi, non content de ce grand sacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme se haïsse ?
Je m'aime ; faut-il donc que, m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur,
(Sacrifice sanglant ! guerre longue et cruelle !)
Couper de cet amour la racine éternelle ?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs isolés être le seul appui.
Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie ?
De l'or ni des honneurs l'indigne frénésie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir,
Faut-il à si bas prix sortir de son devoir ?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une âme tourmentée,

Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort ?
Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort ?
Je sais qu'il nous demande un amour sans partage :
Mais enfin la nature est aussi son ouvrage ;
Et lorsqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O nature ! tes dons ne sont-ils pas les siens ?
Ce n'est pas qu'attendant de toi les biens solides,
Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.
L'arbitre renommé du plaisir élégant
M'étalerait en vain tout son luxe savant :
L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un maître,
Habile seulement à ne se point connaître,
Qui, mettant de sang-froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'aventure et mourir au hasard.
Ce rimeur enjoué m'inspire la tristesse :
Et que m'importe à moi sa goutte et sa vieillesse ?
L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins,
Il m'y dépeint sa joie, et j'y lis ses chagrins ;
Il me chante l'amour d'une voix affligée ;
Et, suivant mollement sa muse négligée,

L'arbitre renommé, etc. Saint-Evremont, fameux par l'esprit et par la volupté, fut appelé le Pétrone de son siècle. Dans son discours sur les plaisirs il se vante de ne point se connaître. *Je ne veux avoir sur rien un commerce trop long et trop sérieux avec moi-même... Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie, il me fâcherait qu'elle se mêlât d'en régler la fin.*

Ce rimeur enjoué, etc. L'abbé de Chaulieu, dans les poésies qu'on a imprimées sous son nom, revient à tout moment à son âge, à sa goutte et à son mépris pour la mort: *Plura de extremis loqui, pars ignaviæ est.* TACITE.

Du mépris de la mort me parle à chaque pas;
Il m'en parlerait moins s'il ne la craignait pas.
Illustres paresseux dont Pétrone est le maître,
O vous! mortels contens, puisque vous croyez l'être,
Vous me vantez en vain vos jours délicieux:
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas! dans ce temps même à vos cœurs favorable,
Règne affreux de Vénus, quand l'homme déplorable
Consacra ses plaisirs sous des noms empruntés
Et de ses passions fit ses divinités,
Le sage dut toujours, honteux de sa faiblesse,
Encenser à regret les dieux de la mollesse.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux sous le joug qui se laisse enchaîner!
Mais contre un ennemi qui souvent est aimable
Faut-il faire, à toute heure, une guerre implacable?
Un seul moment de paix me rend-il criminel?
Et le Dieu des Chrétiens n'est-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature et, maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné?
Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux ceux qui versent des larmes?

Je gourmande, *etc.* Les philosophes païens avaient raisonné de plusieurs façons différentes sur le souverain bien. Jésus-Christ commença son sermon sur la montagne par décider cette grande question: *Heureux ceux qui pleurent*, *heureux ceux qui souffrent*, *etc.* Et le premier à qui il assure, suivant la réflexion de M. Bossuet, une place dans son paradis, est un compagnon de sa croix, mourant sur elle à côté de lui.

Ainsi parle un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en secret.
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par sa morale, il veut douter encore.
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à son cœur ;
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chassons l'impiété de son dernier asile.
A la Religion si j'ose résister,
C'est la raison du moins que je dois écouter.
A la divine loi quand je crains de souscrire,
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, et qu'entre ces deux lois
Mon intérêt soit juge et décide mon choix.
Sans doute qu'indulgente à nos âmes fragiles
La raison ne prescrit que des vertus faciles :
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laissons déclamer Sénèque et Cicéron.
Ces fastueux censeurs de l'humaine faiblesse,

Ainsi parle, etc. *Les hommes*, dit Abadie, *sont incrédules parce qu'ils veulent l'être ; et ils veulent l'être parce que c'est l'intérêt de leurs passions.* Ce n'est point ordinairement l'incrédulité qui fait les voluptueux, c'est la volupté qui fait presque tous les incrédules.

N'allons point, etc. Dans la science de la nature les anciens philosophes n'ont débité que des erreurs. Dans la science de la morale ils ont débité les plus grandes vérités, parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel sévère casuiste que Cicéron dans ses Offices ! Mais ces vérités se trouvent même chez les poètes, d'où l'on peut tirer un abrégé de morale et les grands principes sur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers nous-mêmes.

Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,
Peut-être en leurs écrits remplis d'austérité
Ont suivi la raison moins que leur vanité.
Faisons parler ici des docteurs moins rigides :
Que les poètes seuls soient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous
sommes,
Nous attachent au Ciel, à nous, à tous les hommes.

« De Jupiter partout l'homme est environné,
Rendons tout à celui qui nous a tout donné;
Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême.
Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-
même,
Notre encens pourrait-il, par sa stérile odeur,
D'un Etre souverain contenter la grandeur?
D'un méchant qui le prie il rejette l'offrande.
Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
A l'un de ses côtés la justice debout
Jette sur nous sans cesse un coup d'œil qui voit tout,
Et, le glaive à la main, demandant ses victimes,
Présente devant lui la liste de nos crimes.
Mais de l'autre côté la clémence à genoux,
Lui présentant nos pleurs, désarme son courroux.

De Jupiter, etc. *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium; huc refert exitum.* Hor.

A l'un de ses côtés, etc. Cette image de la justice divine est dans Hésiode, et celle de la clémence est dans Stace, *Theb.* 12.

« Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,
N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?
Je plains le malheureux qui prétend m'outrager;
Et j'abandonne au Ciel le soin de me venger.
Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige !
Je donne à ses défauts des noms officieux;
Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
Il m'excuse à son tour, et de mon indulgence
Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
Je suis homme, tout homme est un ami pour moi.

« Le pauvre et l'étranger, le Ciel me les envoie,
Et mes mains avec eux partagent avec joie
Des biens qui pour moi seul n'étaient pas destinés :
Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
D'une âme généreuse ô volupté suprême !
Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
L'amour de ses pareils sera toujours en lui
Des humaines vertus l'inébranlable appui.
Voudrait-il, alarmant ma tendresse jalouse,
Me faire soupçonner la foi de mon épouse ?

Et j'abandonne, etc. La vengeance, dit Juvénal, est le partage d'un petit esprit. *Infirmi est animi exiguique voluptas ultio.*

Je donne à ses, etc. *At pater ut nati, sic nos debemus amici, etc.* Ce bel endroit d'Horace est su de tout le monde.

Les solides trésors, etc. Fameuse épigramme de Martial: *Solas quas dederis semper habebis opes.*

O crime! qui des lois crains partout la rigueur,
A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
Qui nourrit en secret un désir téméraire,
Même dans un corps pur porte une âme adultère.
La pudeur est le don le plus rare des Cieux.
Fleur brillante, l'amour des hommes et des dieux,
Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
Tendre fleur que flétrit une indiscrète haleine.
L'amour, le tendre amour flatte en vain mes désirs;
L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.

« Des passions sur moi je réprime l'empire.
Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
Libre d'ambition, de soins débarrassé,
Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé;
Et, pauvre sans regret, ou riche sans attache,
L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
Je ne vais point, des grands esclave fastueux,
Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
Faux honneurs! vains travaux! vrais enfans que vous êtes,
Que de vide, ô mortels! dans tout ce que vous faites!
Dégoûté justement de tout ce que je voi,
Je me hâte de vivre, et de vivre avec moi.
Je demande et saisis avec un cœur avide
Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide,
Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés;
Momens que nous perdons et qui nous sont comptés.

La pudeur, etc. Cette sentence est dans Euripide.

Que de vide, etc. *O curas hominum! ô quantùm est in rebus inane!* Pers.

L'estime des mortels flatte peu mon envie.
J'évite leurs regards et leur cache ma vie.
Que mes jours, pleins de calme et de sérénité,
Coulent dans le silence et dans l'obscurité :
Ce jour même des miens est le dernier peut-être.
Trop connu de la terre, on meurt sans se connaître.
Je l'attends cette mort sans crainte ni désir :
Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir.
L'exemple des Caton est trop facile à suivre.
Lâche qui veut mourir ; courageux qui peut vivre.
Demeurons dans le poste où le Ciel nous a mis.
Et, s'il nous en rappelle, à ses ordres soumis,
Partons. Heureux alors qui, tournant en arrière
Un regard sur les pas de toute sa carrière,
Sur tant de jours passés, qu'il se rend tous présens,
Quelque nombreux qu'ils soient, les voit tous innocens !
Quel doux contentement goûte une âme ravie !
Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie. »

J'évite leurs regards, etc. *Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.

Ce jour même, etc. *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. Grata superveniet, etc.* Hor.

Lâche qui veut mourir, etc. C'est Martial qui l'a dit :

Rebus in angustis facile est contemnere vitam.
Fortiùs ille facit, qui miser esse potest.

Platon et Cicéron, en disant qu'il n'est pas permis à une sentinelle de sortir de son poste sans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de soi-même par une meilleure raison. Il n'est pas étonnant que les païens aient condamné ce que rien ne peut justifier.

Ah! c'est jouir, etc. Belle épigramme de Martial sur un

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi! je trouve partout la morale cruelle.
Catulle m'y ramène, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La règle de mes mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite partout et même dans Ovide.
Oui, c'est dans ses écrits, dont j'étais amoureux,
Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible?
Mon choix n'est plus douteux, je ne balance pas.

Eh quoi! de la vertu respectant les appas,
L'amour de mon bonheur me pressait de la suivre;
Donx, chaste, bienfaisant, pour moi seul j'allais vivre:
O grand Dieu! sans changer j'obéis à ta loi;
Doux, chaste, bienfaisant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'assurance
De tant de biens promis à mon obéissance.
Que dis-je? La vertu qui m'avait enchanté?

---

vieillard qui ne se repent d'aucun jour de sa vie: *Prœteritosque dies et tutos respicit annos;* ce qui fait dire à Martial:

Ampliat ætatis spatium sibi vir bonus; hoc est
Vivere bis vitâ posse priore frui.

Doux, chaste, etc. Cicéron dépeint dans ses Offices ce contentement d'une âme vertueuse: *Si considerare volumus quæ sit in naturâ excellentia et dignitas, intelligemus quàm sit turpe diffluere luxuriâ, et delicatè ac molliter vivere, quàmque honestum, parcè, continenter, severè, sobriè.*

Sans toi, que m'eût servi de chérir sa beauté?
De ses attraits, hélas! admirateur stérile,
J'aurais poussé vers elle un soupir inutile.
Qu'était l'homme, en effet, qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la Religion?
Les sages, dans leurs mœurs, démentaient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénèque en discours:
Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que sa fureur pour guide
Des mains de Solon même un temple fut construit.
De tes lois, ô Solon! quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumière alors n'était qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'était que vanité.
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.

Je déteste, etc. Les jeux de Flore se représentaient avec des licences très-scandaleuses. Caton qui y assistait s'apercevant que, par respect pour sa présence, le peuple n'osait demander aux acteurs leurs licences ordinaires, se retira pour laisser toute liberté, ce qui a fait dire à Martial: *Puisque tu savais ce qui se passait à ces jeux, pourquoi, sévère Caton, y venais-tu? Tu n'y venais donc que pour en sortir?*

Nosses jocosæ dulce cùm sacrum Floræ,
Festosque lusus et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideò tantùm veneras ut exires?

La réflexion de Martial est juste; mais elle ne va pas assez

De l'humaine vertu reconnaissant l'écueil,
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.
Il n'aime que lui seul; dans ce désordre extrême,
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la Religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles:
Reconnaissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Si tôt qu'il est chassé, nous paraît haïssable.
L'homme s'aimait; Dieu vient, il nous dit: *Aimez-moi,*
Aimez-vous: l'amour seul comprend toute ma loi.
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît:
Plein du Dieu qui l'enchante, aussitôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable;
Tout en lui maintenant lui paraît méprisable.
Il s'abaisse, du sein de son humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité,
Quand ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime.
Il se réconcilie alors avec lui-même.

---

loin. Caton est condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'assister. Caton n'est pas moins condamnable de se retirer quand il voit que sa présence contient le peuple. Son indigne complaisance est la preuve de sa vanité.

Si tôt que par l'amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'univers fut rempli.
Et qu'est-ce que l'amour trouverait de pénible ?
Les supplices, la mort n'ont rien qui soit terrible :
D'innombrables martyrs se hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de sang ; amoureux de souffrir,
Les Saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires.
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires
Qui toujours innocens se punissent toujours.
A la virginité l'on consacre ses jours ;
Le corps n'a plus d'empire, et l'âme toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,
Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
Le pauvre et l'orphelin dans le riche ont un père.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le prince lui-même apprend à pardonner ?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause.
J'admire également Ambroise et Théodose.

A ces traits éclatans reconnaissons les fruits
Que, fertile en héros, l'amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage :
L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.

Les déserts sont, etc. Après le spectacle des martyrs, la Religion offre celui des solitaires. Il semble que Dieu ait voulu les opposer à ces philosophes qui avaient prêché à leurs disciples la retraite et le silence ; mais ces disciples de Jésus-Christ, loin de chercher la science dans leur retraite, souvent ne savaient pas lire ; ils ne cherchaient que les austérités, la prière et l'oubli du monde.

Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous ?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore :
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourrait-il recevoir ?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimère mystique.
Comment faut-il aimer ? La nature l'explique.
De toute autre leçon méprisant la langueur,
Écoutons seulement le langage du cœur.

« La grandeur, ô mon Dieu ! n'est pas ce qui m'enchante ;
Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.
Ma seule ambition est d'être tout à toi.
Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi ;
Je ne soupire point après la renommée.
Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins ;
Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde ;
Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
Les hommes vainement m'offriraient tous leurs biens,
Les hommes ne pourraient me séparer des tiens.
Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait entendre
Qu'aux malheurs les plus grands ils doivent tous s'attendre.
O menace, mon Dieu, qui ne peut m'alarmer !
Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer :
Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
Et que les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure ! »
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Hélas! ce feu divin s'éteint de jour en jour,
A peine il jette encor de languissantes flammes.
L'amour meurt dans les cœurs, et la foi dans les âmes.
Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissans,
Temps heureux de l'Eglise, ô jours si florissans!
Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables!
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un trésor et qu'un cœur entre vous;
Et sous la même loi nous nous haïssons tous.
Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,
Quand par elle aveuglés nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne prescrit qu'amour et que pardon.
Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom!
N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflamme,
Imprimaient-ils aussi ton image en leur âme,
Tous ces héros croisés qui, d'infidèles mains
Ne voulaient, disaient-ils, qu'arracher les lieux saints?
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidèle :
En condamnant leurs mœurs vantons du moins leur zèle;
Mais détestons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares docteurs avaient pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme il faut pour le défendre,
Armé du fer, saisi d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

A la fin de mes chants je me hâte d'atteindre;
Et si je ne sentais ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui, de l'hérésie épousant les fureurs,

Enfans du même Dieu, nés de la même mère,
Suivez un étendard au nôtre si contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? C'est vous qui nous avez quittés;
Vos pères ont été les frères de nos pères;
Vous le savez: pourquoi n'êtes-vous plus nos frères?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers?
Accourez, accourez; nos bras vous sont ouverts.
De coupables aïeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés; vos erreurs sont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Père commun tout sera pardonné.
Songez, songez que même à nos aînés perfides,
Aux restes odieux de ses fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour:
Contre toute espérance espérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,
Il se rappellera son antique promesse.
Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor:
L'arbre long-temps séché doit refleurir encor.

Qui l'a voulu? *Il y a toujours*, dit M. Bossuet, *ce fait malheureux contre les hérétiques. Ils se sont séparés du grand corps de l'Eglise. Mais pour nous quelle consolation de pouvoir, depuis notre souverain Pontife, remonter sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ; d'où, en reprenant les pontifes de la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux!*

Contre toute espérance, etc. Leur retour nous est annoncé par saint Paul, Rom. XI, comme M. Bossuet l'a si bien développé.

Ils sont prédits les jours où, par des pleurs sincères,
L'enfant effacera l'opprobre de ses pères.

Tremblons à notre tour ; ils sont aussi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis :
Ce temps fatal approche. O liens salutaires !
Vous captivez encor quelques âmes vulgaires :
Mais un sublime esprit vous brave hautement
Et se vante aujourd'hui de penser librement.
Il doute, il en fait gloire, et sans inquiétude
Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude.
Tout était adoré dans le siècle païen :
Par un excès contraire, on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ces points l'oracle s'accomplisse :
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé,
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé ;
Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés :
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.

Porte jusqu'au tombeau, etc. On rapporte qu'une dame de Londres, après avoir lu un ouvrage de Sherlock, sur l'immortalité de l'âme, se pendit dans sa chambre, et écrivit auparavant sur sa cheminée ce vers :

Sherlock, je doute encore, et je vais m'éclaircir.

Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De sa Religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible
S'avance, précédé de sa gloire terrible;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs;
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commmence à le connaître!
Ses Anges ont partout fait entendre leur voix;
Et, sortant de la poudre une seconde fois,

Et sortant, etc: Loin que la raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps, elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image dans une brillante résurrection des plus vils insectes dont j'ai parlé au premier chant: prodige que la physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps humain, ouvrage si admirable; celui qui a pu l'unir avec l'âme, a pu rendre cette union éternelle; et, s'il veut la rompre pour un temps, il peut la rétablir ensuite. La raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut sans doute séparer celles qu'il a unies, et réunir celles qu'il a séparées. La raison nous persuade qu'il le peut, et la Religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'âme et le corps devait d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la société serait rompue pour un temps, mais il a prédit qu'il la rétablirait un jour.

Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son Juge;
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser.
Il n'est plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime;
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissemens.
Dans ce séjour affreux quels seront vos tourmens,
Infidèles chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates
(Hélas! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons)
Y sont précipités ainsi que les Catons?
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence;
Quand le pâle Bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que contre soi bizarrement cruel
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chute surpris le Musulman regrette
Le paradis charmant promis par son prophète,
Et, loin des voluptés qu'attendait son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai Chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce tribunal que la foudre environne
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance:
Un éternel amour en est la récompense.

Sainte Religion, qu'à ta grandeur offerts
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers!
D'une muse toujours compagne de ta gloire,
Autant que tu vivras, fais vivre la mémoire.

La sienne ... Qu'ai-je dit? où vais-je m'égarer?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer?
Sois de tous mes désirs la règle et l'interprète,
Et que ta seule gloire occupe ton poète.

FIN DU POEME DE LA RELIGION.

ESTHER,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE-SAINTE.



PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes Demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume[1], on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différens états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréations. On leur fait faire entr'elles

sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses, qu'on leur a composées ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes. Et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui peut les amuser innocemment et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellens vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux chants étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison, ont sou-

haité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein et même de me demander si je ne pourrais pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale, une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet; d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu essentielles de l'Ecriture Sainte, ce qui serait à mon avis une espèce de sacrilége, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné j'exécuterais en quelque sorte un dessein

qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Ecriture et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes Demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison. De sorte qu'un divertissement d'enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour: le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, a eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils ont pris, qu'on

peut aussi bien se divertir aux sujets de piété, qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote pour mieux peindre Assuérus. Car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savans interprètes de l'Ecriture, qui pensent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Ecriture, aussi bien que par Xénophon beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité du lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant

comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfans, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que je l'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchans, ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu trop longue, quoique très-

belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites, qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques; témoins ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Ecriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

NOMS DES PERSONNAGES.

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
Gardes du roi Assuérus.
Chœur de jeunes filles Israélites.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

La Piété fait le Prologue.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu (1) *par la grâce habité.*
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidelle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains:
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un Roi qui me protége, un Roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides.
Pour elles à sa porte élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

(1) La maison de Saint-Cyr.

Grand Dieu ! que cet ouvrage ait place en ta mémoire !
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris.
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce Roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné ;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,
S'arme pour ta querelle et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.
La discorde en fureur frémit de toutes parts.
Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul invariable et fondé sur la foi
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi ;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,

De la Religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu! juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil.
Ils viennent se briser contre le même écueil:
Déjà, rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, vaincre, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son Roi lui dit: Pars, il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
Mais, tandis qu'un grand Roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce héros:
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse.
Et sur l'impiété la Foi victorieuse.

Et vous qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs des spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité.
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER. (1)

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

EST-CE toi, chère Elise ? O jour trois fois heureux,
Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux !
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue;
Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
Mais toi de ton Esther ignorais-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

(1) *Le théâtre représente l'appartement d'Esther.*

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivais séparée,
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,
Quand tout à coup, Madame, un Prophète divin:
C'est pleurer trop long-temps une mort qui t'abuse;
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse.
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées:
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.
Il dit. Et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place:
Lorsque le roi contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne pût si tôt en bannir la pensée:
Vasthi régna long-temps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.

De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
Les filles de l'Egypte à Suse comparurent :
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors solitaire et cachée
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours :
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs nuit et jour agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis ;
Je vins. Mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales ;
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?
Chacune avait sa brigue et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages :
L'autre pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours ;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,

Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé;
Il m'observa long-temps dans un sombre silence;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur:
Soyez reine, dit-il; et dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de sa cour:
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise:
La moitié de la terre à son sceptre est soumise;
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées;
Et du Dieu d'Israel les fêtes sont cessées!

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le roi jusqu'à ce jour ignore qui je suis.
Celui par qui le Ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux!

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.

Absent je le consulte; et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins :
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

Une des Israélites chante derrière le théâtre.

MA sœur, quelle voix nous appelle?

Une autre.

J'en reconnais les agréables sons.
C'est la reine.

Tous deux.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

Tout le chœur (entrant sur la scène par plusieurs endroits différens.)

La reine nous appelle;
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

Une Israélite chante seule.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,

Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

Tout le Chœur.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées!

Une Israélite seule.

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes!
Quand verrai-je de toutes parts
Les peuples en chantant accourir à tes fêtes!

Tout le Chœur.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées!

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je, Mardochée! O mon père! est-ce vous?
Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas et caché votre entrée?

Mais d'où vient cet air sombre et ce cilice affreux?
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israel.

ESTHER.

Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit,
Et le roi trop crédule a signé cet édit;
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux! éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connaîtra ni le sexe, ni l'âge.
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu! qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

Une des plus jeunes Israélites.

Ciel ! qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères.
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères.
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints Prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise ;
Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !

Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? votre vie, Esther, est elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains;
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israel voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre:
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble:
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble:
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher;
Et, s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers;

Et vous qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

Le Chœur se retire vers le fond du théâtre.

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain Roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit, dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
La nation chérie a violé sa foi;

Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger;
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger!
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles;
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets, et que nous attendons!
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles;
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations:
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je les foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.

C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
Commande, en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Une Israélite seule (1).

PLEURONS et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours :
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours;
O mortelles alarmes!
Tout Israel périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

Tout le Chœur.

O mortelles alarmes!

Une autre Israélite.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux?

---

(1) Toute cette scène est chantée.

Tout le Chœur.

O mortelles alarmes !

La même Israélite.

Faibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

Tout le Chœur.

O mortelles alarmes !

Une des Israélites.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

Une autre.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

Tout le Chœur.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

Une des Israélites.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés ! que de membres épars !
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes Saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

Une des plus jeunes Israélites.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore !
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

Une autre.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes !
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus ;
Et nous portons la peine de leurs crimes !

Tout le Chœur.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

Une Israélite.

Hé quoi! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israel nous vantait la puissance?

Une autre.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

Une autre.

Il renverse l'audacieux.

Une autre.

Il prend l'humble sous sa défense.

Tout le Chœur.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

Deux Israélites.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu que la lumière environne!
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les Anges!

Deux autres des plus jeunes.

Dieu! qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges!

Tout le Chœur.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Une Israélite seule.

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

Tout le Chœur.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Fin du premier acte.

ACTE II. (1)

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

(1) Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardait un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours.
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours.
Il parlait d'ennemis, de ravisseurs farouches;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres,
Où les faits de son règne avec soin amassés
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés:
On y conserve écrit le service et l'offense,
Monumens éternels d'amour et de vengeance.
Le roi que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc parti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur la volonté des Cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre âme en m'écoutant paraît tout interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander, dans la place où je suis;
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable?

HYDASPE.

Hé! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers? Tous les jours un homme.... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'état et du roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur, d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile;
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit:
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière,
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière;
Revêtu de lambeaux, tout pâle. Mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette imprudente audace?
Toi qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser.
Le roi depuis ce temps paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice.
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée assis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits,
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah! que ce temps est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui, qui devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui va les foudroyer.

C'était trop peu pour moi d'une telle victime.
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés:
Il fut des Juifs. Il fut une insolente race.
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face:
Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux:
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que jusqu'aux vils troupeaux tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur toute entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable, et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus:
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie:
J'intéressai sa gloire, il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux;

Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire
Et d'un culte profane infecte votre empire?
Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés;
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts.
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assure, me dit-il, le repos de ton roi.
Va, perds ces malheureux; leur dépouille est à toi.
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée;
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais comme moi ce prince inexorable.
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile.
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Elever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit, je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

Suite d'Assuérus.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi !
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.

Je vois de quel succès leur fureur fut suivie
Et que dans les tourmens ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup, c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable!
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné:
L'avenir l'inquiète et le présent le frappe:
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,
Du mérite oublié nous fassent souvenir;
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance!
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous, ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel! sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà! quelqu'un.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur,

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte,
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon âme.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme.
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours;

Et mon intérêt seul est le but où tu cours :
Dis-moi donc, que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneur un sujet qu'il estime ?
Par quel gage éclatant et digne d'un grand roi
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?
Ne donne point de borne à ma reconnaissance.
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer.
Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage ;
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous ;
Pour vous régler sur eux que sont-ils près de vous ?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle ?
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené :
Que pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier ;
Et lui-même, marchant en habits magnifiques,

Criât à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le roi
Honore le mérite et couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point le temps. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée ;
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui ;
Ordonne son triomphe et marche devant lui.
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN.

Dieux !

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, *seul.*

Le prix est sans doute inouï.
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable :
Leurs crimes....

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR.

Partie du Chœur. (*Esther entre, s'appuyant sur Elise; quatre Israélites soutiennent sa robe.*)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas!
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes! C'est vous, Esther? Quoi! sans être attendue.

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS.

Dieux puissans! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous, suis-je pas votre frère?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez. Le sceptre d'or que vous tend cette main
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon âme troublée a dû jeter l'effroi:
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère éternelle...
étincelle

ASSUÉRUS.

O soleil! ô flambeau de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse,
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse;
Eprouvez seulement son ardente amitié;
Faut-il de mes états vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis je crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas;
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez. De vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur, ou ma félicité:
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah! que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable;
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table

Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

A ceux de sa suite:

Vous, que l'on cherche Aman et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, HYDASPE, *une partie du Chœur.*

HYDASPE.

Les savans Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX (1).

ÉLISE, *partie du Chœur.*

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous
sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu? sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

Une des Israélites.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

Une autre.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

(1) Cette scène est partie déclamée sans chant, et partie chantée.

Une des Israélites chante.

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.

Le Chœur chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

La même Israélite chante.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain!
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

Une des Israélites.

Il n'atteste jamais que leur nom odieux.

Une autre.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

Une autre.

Tout son palais est plein de leurs images.

Le Chœur chante.

Malheureux! vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

Une Israélite chante.

Dieu d'Israel, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes Saints, quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israel, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché?

Une des plus jeunes Israélites.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle
Ecoutant nos discours, nous allait déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler?
Hé! si l'impie Aman dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulait forcer votre bouche timide?

Une autre Israélite.

Peut-être Assuérus frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

La jeune Israélite.

Moi! je pourrais trahir le Dieu que j'aime?
J'adorerais un Dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même?

Le Chœur chante.

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons et ceux qui les adorent
Soient à jamais détruits et confondus.

Une Israélite chante.

Que ma bouche et mon cœur et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'aimerai jamais la gloire de l'impie.

Une autre Israélite.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmans.
L'or éclate en ses vêtemens,
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse:

Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens ;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens ;
Son cœur nage dans la mollesse.

Une autre Israélite.

Pour comble de prospérité
Il espère revivre en sa postérité,
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Le Chœur. (Tout le reste est chanté.)

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

Une Israélite seule.

Pour contenter ses frivoles désirs
L'homme insensé vainement se consume :
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

Une autre seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :
Il erre à la merci de sa propre inconstance ;
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

La même avec une autre.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !

O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

Le Chœur.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

La même seule.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche : elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au-dehors le poursuit ;
Le remords au-dedans le glace.

Une autre.

La gloire des méchans en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

Le Chœur.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais.

ÉLISE. (*Sans chanter.*)

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle. Allons rejoindre notre reine.

Fin du second acte.

ACTE III. (1)

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'EST donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Ecoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux.
Eclaircissez ce front où la douleur est peinte.
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

(1) Le théâtre représente les jardins d'Esther et un des côtés du salon où se fait le festin.

AMAN.

O douleur! ô supplice affreux à la pensée!
O honte qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître! il insultait à ma confusion.
Et tout le peuple même, avec dérision
Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si long-temps différé le salaire?
Du reste il n'a rien fait que par votre conseil;
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance
J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence;

Que pour lui des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction;
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée!

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre;
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter:
Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès son inconstance passe;
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je voi
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont et ses bords écartés
Où vos aïeux errans jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.

Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser là conduite ;
Surtout de vos enfans j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler ;
Contente sur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher.
C'est Hydaspe.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courais vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?

On a payé le zèle, on punira le crime;
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savans devins entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger;
Et le roi qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux.
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-temps les endure;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Une des Israélites (1).

C'EST Aman.

Une autre.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

La première.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'autre.

C'est d'Israel le superbe oppresseur.

La première.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

Une Israélite.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

Une autre.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

Une des plus jeunes.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie;
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé

(1) Ceci se récite sans chant.

Qu'il avait dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le vois, mes sœurs, je le voi.
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

Une des Israélites.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

Une autre.

Le sang de l'orphelin,

Une troisième.

Les pleurs des misérables,

La seconde.

Sont ses mets les plus agréables.

La troisième.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne. Et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchans,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse.

Une Israélite.

Que le peuple est heureux (1)
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! Heureux le roi lui-même!

Tout le Chœur.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle!
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité.

Une Israélite.

Rois, chassez la calomnie (2).
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

(1) Tout le reste de cette scène est chanté.

(2) Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le Chœur.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

Une Israëlite seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages
Et chasse au loin la foudre et les orages:
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

Une autre.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des Cieux.

Une autre.

La veuve en sa défense espère.

Une autre.

De l'orphelin il est le père.

Toutes ensemble.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

Une Israëlite seule.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

Une autre.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
Que de ton bras la force les renverse:
Que de ton nom la terreur les disperse:
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats,
Comme d'enfans, une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes états,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

OUI, vos moindres discours ont des grâces secrètes,
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor?

Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés,
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(1) J'ose vous implorer et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! Vous? quel peuple? Et quel est ce mystère?

AMAN, *tout bas.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah! dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup vous me percez le cœur!
Vous la fille d'un Juif: Hé quoi! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,

(1) Elle se jette aux pieds du roi.

Que je croyais du Ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours!
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière:
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu! confonds l'audace et l'imposture.
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom: le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser:
Rois, peuples, en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main;
De son temple détruit vengea sur eux l'injure:
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus par lui vainqueur publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines,
Et le temple déjà sortait de ses ruines;
Mais de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux?
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous; un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence:
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire? moi? Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre Dieu....

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui ; c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra sous le nom du plus juste des princes
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes :
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien.
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes

Et renferma les mers dans vos vastes limites :
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous;
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré;
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable:
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer.
Un moment sans témoins cherchons à respirer:
Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre (1).

Une Israélite.

Vérité que j'implore, achève de descendre.

(1) Le roi s'éloigne.

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, *à Esther.*

D'UN juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du Ciel la puissance suprême,
En les perdant j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais comme il me plaît le calme et la tempête.
Les intérêts des Juif déjà me sont sacrés.
Parlez. Vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence
Tout prêt à te juger tient déjà sa balance.
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait. Mon orgueil est forcé de plier:
L'inexorable Aman est réduit à prier (1).
Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux.
Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux.

(1) Il se jette à ses pieds.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, GARDES, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à l'instant à ce monstre l'âme soit arrachée,
Et que devant sa porte au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les Cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

Aman est emmené par les gardes.

Qu'à ce monstre, à l'instant ....

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS *continue en s'adressant à Mardochée.*

MORTEL chéri du Ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance;
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis :
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis;
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple et peuplez vos cités.
Que vos heureux enfans, dans leurs solennités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.



SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours.
Le péril des Juifs presse et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu! par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

SCÈNE DERNIÈRE.

LE CHŒUR.

Tout le Chœur.

Dieu fait triompher l'innocence ;
Chantons, célébrons sa puissance.

Une Israélite.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

Une autre.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Une autre.

On peut des plus grands rois surprendre la justice :
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

Une autre.

Comment s'est calmé l'orage?

Une autre.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

Tout le Chœur.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

Une Israélite seule.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé, le Ciel a fait le reste.

Deux Israélites.

Esther a triomphé des filles des Persans,
La nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.

L'une des deux.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'autre.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

Toutes les deux ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans,
La nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.

Une Israélite seule.

Ton Dieu n'est plus irrité:
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Tout le Chœur.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Une Israélite seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

Une autre.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Tout le Chœur.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Une Israélite seule.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

Une autre.

Dieu descend et revient habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte:
Et vous, sous sa majesté sainte,
O cieux! abaissez-vous.

Une autre.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

Une autre.

Il s'apaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

Trois Israélites.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'une des trois.

Il nous a révélé sa gloire.

Toutes les trois ensemble.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

Tout le Chœur.

Que son nom soit béni. Que son nom soit chanté.
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.

FIN.

ATHALIE,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE-SAINTE.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus, qui se révoltèrent contre Roboam, composaient le royaume d'Israel. Comme les rois de Juda étaient de la maison de David et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux et leur demeurèrent toujours attachés : car depuis que le temple de Salomon fut bâti il n'était plus permis de sacrifier ailleurs ; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes appelées par cette raison, dans l'Ecriture, les Hauts-Lieux, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à

tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron, et il n'y avait que ceux de cette famille qui eussent le droit d'exercer la sacrificature. Les lévites leur étaient subordonnés et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient de semaine avaient, ainsi que le grand-prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné et qui faisaient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelait en général le Lieu-Saint. Mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étaient le chandelier d'or, l'autel des parfums et les tables des pains de proposition ; et cette partie était encore distinguée du Saint des Saints, où était l'arche et où le grand-prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année. C'était une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti était la même montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'ancien Testament ne sera pas assez présente ne soient point

arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône, et j'aurais dû, dans les règles, l'intituler Joas. Mais plusieurs personnes n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage fort considérable et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événemens qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnaient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le Dieu du pays de Tyr et de Sidon où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfans, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir

régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israel, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses Prophètes pour régner sur Israel et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab et fit jeter par les fenêtres Jézabel qui, selon la prédiction d'Elie, fut mangée par des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfans d'Ochozias ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Ochozias et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les princes ses neveux, trouva le moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas, encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand-prêtre son mari qui les cacha tous les deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire des Rois nous dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des Paralipomènes, que Sévère-Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce

qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au-delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand-prêtre qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la Religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfans des Juifs que de la plupart des nôtres : on leur apprenait les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la Loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois, et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit, en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation; et que, si j'avais donné au petit

Joas la même vivacité et le même discernement qui brille dans les réparties de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand-prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Ecriture, que tous ces soldats à qui Joïada ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une si sainte action, et aucun profane ne devait y être employé. Il s'agissait, dans cette occasion, non-seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendans dont devait naître le Messie. *Car ce Messie, tant de fois promis comme fils d'Abraham, devait aussi être fils de David et de tous les rois de Juda.* De là vient que l'illustre et savant Prélat (1) de qui j'ai emprunté ces pa-

(1) M. de Meaux.

roles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes; et l'Ecriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avait promise. Or cette lampe qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations ?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fut un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la Loi sur le mont Sinaï, et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson, ce qui faisait qu'on la nommait aussi la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère; elle chante avec lui, porte la parole pour lui et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le Coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action

qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un Prophète inspiré de Dieu et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des Prophètes mêmes. Quoique l'Ecriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme rempli de l'Esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paraît-il pas, par l'Evangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand-prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire

tout de suite à Joad et la destruction du peuple et la ruine de Jérusalem. Mais comme les Prophètes joignent ordinairement les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce Consolateur après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs Prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens. Témoin cette troupe de Prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux, et témoin Elisée lui-même qui étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israel, dit, comme le fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem.* Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différens mouvemens où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

NOMS DES PERSONNAGES.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.
JOAD, *autrement* JOIADA, Grand-Prêtre.
JOSABETH, tante de Joas, femme du Grand-Prêtre.
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.
SALOMITH, sœur de Zacharie.
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.
AZARIAS, ISMAEL, et les trois autres chefs des Prêtres et des Lévites.
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.
NABAL, confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
Troupe de Prêtres et de Lévites.
Suite d'Athalie.
La nourrice de Joas.
Chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du Grand-Prêtre.

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUI, je viens dans son temple adorer l'Eternel.
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Si tôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple orné partout de festons magnifiques
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.
Les Prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

L'audace d'une femme arrêtant ce concours
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empressant aux autels de Baal
Se fait initier à ses honteux mystères
Et blasphème le nom qu'ont adoré leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-temps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.
Dès long-temps votre amour pour la Religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
Si du Grand-Prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infâme déserteur
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère,

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il ne joue.
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue :
Il affecte pour vous une fausse douceur ;
Et par-là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux,
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.

Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le Ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race

Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir?
Peuple ingrat! Quoi! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles!
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israel les célèbres disgrâces
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée.
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux élémens parlant en souverain;
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;

Les morts se ranimant à la voix d'Elisée;
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatans
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis
Et prédits même encore à Salomon son fils ?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une race nombreuse ;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du Ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le Ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau?
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée !
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien ! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces rois triomphans,
Ochozias restait seul avec ses enfans.
Par les traits de Jéhu je vis percer le père,
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappèle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits
Que sa parole est stable et ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas.
Je sors et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH.

JOAD.

Les temps sont accomplis; princesse, il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler:
Des ennemis de Dieu la coupable insolence
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop long-temps ses promesses d'erreur.
Que dis-je? Le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.
Aussitôt, assemblant nos Lévites, nos Prêtres.
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH.

Sait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH.

Hélas! de quel péril je l'avais su tirer!
Dans quel péril encore est-il près de rentrer!

JOAD.

Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne?

JOSABETH.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer de sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obed? Est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus....

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? nos Prêtres, nos Lévites.

JOSABETH.

Je sais que près de vous en secret rassemblé
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos Ministres saints
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

Dieu qui de l'orphelin protége l'innocence
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;
Dieu qui hait les tyrans et qui dans Jezrael
Jura d'exterminer Achab et Jézabel :
Dieu qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque chez son fils poursuivi leur famille ;
Dieu dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu ?

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant par leur crime entraîné
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce ?
Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats
Et poursuivait le cour de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible, le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage.
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidèle David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang se troublant aujourd'hui
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau

Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas.
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi ! troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs ;
Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes

Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes ;
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Tout le Chœur chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

Tout le Chœur répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître et mûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits !
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Une autre.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Une autre.

O mont de Sinaï ! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venait-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venait-il ébranler la terre?

Une autre.

Il venait révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

Tout le Chœur.

O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Une voix seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le Chœur.

O justice, ô bonté suprême!

La même voix.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le Chœur.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Une autre voix seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?

Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage.
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!

Tout le Chœur.

O divine, ô charmante loi, etc.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez; suspendez vos cantiques.
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II.

ZACHARIE, JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je, mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABETH.

Hé bien, quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABETH.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le Grand-Prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains

De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore, entre ses mains sanglantes,
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtés le jeune Eliacin
Comme moi le servait en long habit de lin,
Et cependant du sang de la chair immolée
Les Prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée.
Un bruit confus s'élève et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme.... Peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme.... C'était Athalie elle-même.

JOSABETH.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père.... Ah! quel courroux animait ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable
D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté?
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant,
Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée
Et toute son audace a paru terrassée.

Ses yeux comme effrayés n'osaient se détourner.
Surtout Eliacin paraissait l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc ! Eliacin a paru devant elle !

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.
Mais les Prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes.

SALOMITH.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seraient-ils menacés?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père?

JOSABETH.

Ah ! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, *suite d'Athalie.*

AGAR.

MADAME, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent;
Abandonnez ce temple aux Prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis, tu vois mon trouble et ma faiblesse,
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours!

(*Elle s'assied.*)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, etc.

ABNER.

MADAME, pardonnez, si j'ose le défendre:
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple et son autel,

Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi! vous de nos rois et la femme et la mère,
Etes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? et faut-il qu'aujourd'hui....
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCÈNE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, etc.

MATHAN.

GRANDE reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive?...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus :
Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage ;

Moi-même, quelque temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur :
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présens calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre. Le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu, son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchait à côté du Grand-Prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? De quel sang et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfans à l'autel prêtaient leur ministère.
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère.
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures;
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité règne en tous mes avis.
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le Ciel est juste et sage et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant:
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux.
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang, à votre gré, coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu?

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée;
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près:

Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos Prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence:
Ils vivent cependant et leur temple est debout;
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, etc.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté.
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève;
Reine, n'attendez pas que le nuage crève.

Abner chez le Grand-Prêtre a devancé le jour.
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le Ciel vous menace?
Soit son fils, soit quelqu'autre...

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux;
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger:
Vous, cependant, allez, et sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, JOSABETH, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, etc.

JOSABETH *aux deux Lévites.*

O vous! sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine et plus je le regarde,
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Epouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.

Qui? Lui, Madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE *à Joas*.

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le Ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE *à Josabeth*.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement pouvez-vous en attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent; son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité:
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père?

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'ai point de connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui vous semble troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens, ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers. Vous servirez le vôtre.
Ce sont de puissans dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien;
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils?

JOSABETH.

Hé! Madame, excusez
Un enfant...

ATHALIE *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire.

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier.
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier,
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! Et pour...

ATHALIE.

Eh bien!

JOAS.

Pour quelle mère!

ATHALIE *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle, et dans tout ce qu'il dit
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse;
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur:
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait. Vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère;
Du haut de son palais précipiter ma mère;
Et dans un même jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de rois,
Et pourquoi! Pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes.
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui, si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse?
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge!

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis long-temps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER *à Josabeth.*

Je vous l'avais promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.

JOAD, JOSABETH, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH *à Joad.*

AVEZ-VOUS entendu cette superbe reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendais tout et plaignais votre peine.
Ces Lévites et moi prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.

(*A Joas en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage!

Je reconnais, Abner, ce service important :
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons, et qu'un sang pur par mes mains épanché
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

Une des filles du Chœur.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

Une autre.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jézabel.

Une autre.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint Prophète ?

Une autre.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israel !

Une autre chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tout le Chœur.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

Une même voix seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, etc.

Tout le Chœur.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

Une voix seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!

Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes Saints ?
Les pécheurs inondent la terre.

Une autre.

O palais de David et sa chère cité !
Mont fameux que Dieu même a long-temps habité !
Comment as-tu du Ciel allumé la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

Tout le Chœur.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

La même voix continue.

Au lieu des cantiques charmans
Où David exprimait ses saints ravissemens,
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son Père ;
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

Une voix seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.

Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever?

Une autre.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

Une autre.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie:
Qui sait si nous serons demain?

Tout le Chœur.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux, qui de la cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles.
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

Une voix seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? ce qui reste d'un songe,

Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur!
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

Tout le Chœur.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

JEUNES filles, allez. Qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

Une des filles du Chœur.

Mathan! O Dieu du ciel! puisses-tu le confondre!

NABAL.

Hé quoi ! Tout se disperse et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des Ministres saints la demeure sacrée.
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons, cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme.
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme.
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.
Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence.

Mais soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux.
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt:
Les feux vont s'allumer et le fer est tout prêt.
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage.

NABAL.

Hé bien! pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe?...

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,

Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste,
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israel.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvait s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,

Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré,
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité;
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin au Dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlemens affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise.
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur,
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voici Josabeth.

SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse en qui le Ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots
Allait de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage.
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABETH.

Eliacin!

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte.
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter!
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABETH.

J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur!

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare?
Songez-y. Vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABETH.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine,
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.

Je sais que du mensonge implacable ennemie
Josabeth livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parens issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez, je vous écoute et suis prêt à vous croire:
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABETH.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée,
Où le mensonge règne et répand son poison,
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas

Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence;
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure;
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doeg, Achitophel.
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN *troublé*.

Avant la fin du jour.... on verra qui de nous....
Doit.... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'ORAGE se déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse ;
Cependant croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchans délibèrent entre eux.
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?
Je suis prête. Je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.

Je craindrai moins pour lui les lions et les ours....
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire:
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire;
On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable,
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israel les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Egypte a conservé les temples.
Jéhu sur les hauts lieux, enfin, osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,

N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher :
Montrons Eliacin ; et loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS,

Suivi du Chœur et de plusieurs Lévites.

JOAD.

Hé bien ! Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis secrets j'ai fait deux fois le tour.
Tout a fui. Tous se sont séparés sans retour ;
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,

Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfans parmi nous?

Une des filles du Chœur.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

Une autre.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israel
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois (1) Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des Prêtres, des enfans, ô Sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,

(1) Juges, chap. 4.

Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

Le Chœur chante au son de toute la symphonie des instrumens.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printemps la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix, terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

Ici commence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil (1) l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé (2)?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des Prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans et ces femmes (3)?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses Prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi, cèdres, jetez des flammes,

(1) Joas.
(2) Zacharie.
(3) Captivité de Babylone.

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

ZACHARIE.

O saint temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem (1) nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans (2) qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur

(1) L'Eglise.
(2) Les gentils.

Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

JOSABETH.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur?...

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(*Aux Lévites.*)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneur chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

Une des filles du Chœur.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

Une autre.

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifférence
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix?

Une autre.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler:
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

Le Chœur chante.

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!

Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour!

Une autre voix.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornemens.

Une autre voix.

Dieu protége Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

La première.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

La seconde.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

La première.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

La seconde.

Sion a son front dans les cieux.

La première.

Quel triste abaissement!

La seconde.

Quelle immortelle gloire!

La première.

Que de cris de douleur!

La seconde.

Que de chants de victoire!

Une troisième.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

Toutes les trois.

Révérons sa colère,
Espérons en son amour.

Une autre.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux à côté de ma mère
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux?

JOSABETH *à Zacharie.*

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Eliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! princesse, gardez d'en profaner la gloire:
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABETH *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche?
Princesse, vous pleurez! quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABETH.

Voici qui vous dira les volontés des Cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II.

JOAD, JOAS.

JOAS *courant dans les bras du Grand-Prêtre.*

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé (1) lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugemens sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David pour le Seigneur plein d'un amour fidèle
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias?

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble!

(*Joad se prosternant à ses pieds.*)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

(1) Deut. chap. 17.

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas? Moi?

JOAD.

. . . Vous saurez par quelle grâce insigne
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,
Et trois autres chefs des Lévites.

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi! c'est Eliacin?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfans du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et si tôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crût enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte;
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant;
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver.
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà sans le connaître elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.

Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise sans doute est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide:
Songez qu'en cet enfant tout Israel réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense:
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons en invoquant l'arbitre des combats;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses Prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi;
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées
Les armes du Seigneur par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israel

Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout, sur cet auguste livre,
A ce roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

AZARIAS *au bout de la table ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères;
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse:
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,

Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Q'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchans et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

JOAS *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabeth, vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, AZARIAS, etc.
SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH *embrassant Joas.*

O roi ! fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABETH *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABETH *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR.

Quoi! c'est là...

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Ecoutons ce Lévite.

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABETH, etc. UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite,
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts:
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déja même au secours toute voie est fermée.
Déjà le sacré mont où le temple est bâti
D'insolens Tyriens est partout investi.
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers et ne peut nous défendre.

JOSABETH *à Joas.*

Cher enfant, que le Ciel en vain m'avait rendu,
Hélas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD *à Josabeth.*

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où le père des Juifs (1) sur un fils innocent
Leva sans murmurer son bras obéissant
Et mit sur le bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant avec ce fils aimé
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismael en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde.
Vous, le côté de l'ourse, et vous de l'occident;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit Prêtre, soit Lévite,
Ne sorte avant le temps et ne se précipite;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(*A Joas.*)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

(1) Abraham.

(A un Lévite.)

Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.

(Au Chœur.)

Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

Le Chœur chante.

Partez, enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfans d'Aaron, partez.
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

Une seule voix.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu! dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

Une autre.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

Tout le Chœur.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

Une voix seule.

C'est à toi que, dans cette guerre,
Les flèches des méchans prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre.
De son joug importun délivrons les mortels.
Massacrons tous ses Saints, renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire.
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

Tout le Chœur.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu ! dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

Une voix seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque Ange au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

Une autre.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu ! les attentats lui sont-ils imputés?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

Le Chœur.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

Une des filles du Chœur, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien! Que nous apprenez-vous?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière;
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le Grand-Prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau :
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardait ce cher dépôt et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos Lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
Jurait de se régler par leurs avis sincères
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au-dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfans de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas
Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.

Pour les rompre elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques Prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain par nos pères creusé
On enfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente?
Ma mère auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte.... Chères sœurs, suivez toutes mes pas,
Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes,
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.

ABNER, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disait que d'Achab la fille sacrilége
Avait, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage:
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
Dans l'horreur du cachot par son ordre enfermé
J'attendais que le temple en cendres consumé,
De tant de flots de sang non encore assouvie
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré:

Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
Ses Prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter ;
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance
Un trésor, dont je sais qu'ils ont la connaissance,
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au Grand-Prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret,
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
Et, portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,

Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presqu'en naissant, à périr condamné;
Mais Dieu le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin,
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable?
Du moins, et Josabeth comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(*A Josabeth.*)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence?
Hé quoi! pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux?

JOSABETH *tout bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse.
Que ne lui parlez-vous?

JOAD.

Il n'est pas temps, princesse.

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours.
Votre austère vertu n'en peut être frappée.
Hé bien! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple où l'ennemi m'attend
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté:
La garde en fut commise à ma fidélité.
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière
Que mes soins vigilans cachaient à la lumière:
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée.

Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur :
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfans lui feraient-ils quelque ombre?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

GRAND Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie.
Ismael, écoutez. (*Il lui parle bas.*)

JOSABETH.

Puissant Maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismael, ne perdez point de temps,
Suivez de point en point ces ordres importans.
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice;
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(*A un Lévite.*)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appelez tout le peuple au secours de son roi,
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS,
Troupe de Prêtres et de Lévites, le Chœur.

JOAD.

LÉVITES saints, Prêtres de notre Dieu,
Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu;
Et laissant à mes soins gouverner votre zèle,

Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance;
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre.
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, Princesse!

JOSABETH.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi! Ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte!.

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

ATHALIE, JOAS *caché derrière le rideau*, JOAD, JOSABETH, ABNER, *suite d'Athalie.*

ATHALIE *à Joad.*

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances;
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé:
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(*Le rideau se tire.*)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.

Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône, sa nourrice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche, et près de lui

Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs Lévites, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.

Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? de ton poignard connais du moins les marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE *à Joad.*

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut et Dieu l'a conservé :
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les Lévites armés sortent de tous les côtés sur la scène.

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée ;
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats !
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas !

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? sur Joas ? sur mon maître ?

ATHALIE.

Lui Joas ? Lui ton roi ? Songez, méchans, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCÈNE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE
Et tous les acteurs de la scène précédente.

ISMAEL *à Joad.*

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis.
L'étranger est en fuite et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils;
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné.
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers;
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joie,
Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité.

De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper.
Je vois d'Ochozias et le port et le geste.
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe. Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée:
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.
Que dis-je souhaiter? je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(*Athalie sort, les Lévites la suivent.*)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.

Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER.
Et tous les acteurs de la scène précédente.

JOAS *descendu de son trône.*

Dieu qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie!

JOAD *aux Lévites.*

Appelez tout le peuple et montrons-lui son roi.
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, Prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE DERNIÈRE.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD.

Et tous les acteurs de la scène précédente.

JOAD *au Lévite.*

Hé bien! de cette impie a-t-on puni l'audace?

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, long-temps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Fin du cinquième et dernier acte.





[illegible]

Henry [illegible] Rabillet

de la Reine [illegible]

[illegible]